1. S. 67 – 112 fehlen.
26.6.89 Schill

Ec. 48 a
Ort

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-189912-p0002-0

LE PAPILLOTAGE, OUVRAGE COMIQUE ET MORAL.

..... *Ridendo dicere verum*
Quid vetat. Hor. .....

A VIENNE,
CHEZ JEAN-THOM. DE TRATTNERN,
IMPRIMEUR ET LIBRAIRE DE LA COUR.
1769

Universitäts- u. Landesbibliothek Halle/S.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-189912-p0006-3

PRELUDE.

On eût demandé il y a cent ans ce que signifioit le *Papillotage*, & il eût fallu l'expliquer comme une énigme ; mais grace à nos mœurs, nous connoissons tous aujourd'hui ce qu'on entend par ce terme. Ce n'est pas le seul mot que nos gentillesses aient mis en usage, nous en avons plus de cinq cens

que nos Peres ignoroient, & qui déposent en faveur de notre élégance; si cela continue notre langue deviendra riche, & l'histoire de nos modes sera aussi volumineuse que variée.

Cette Brochure est tout à la fois sérieuse & badine, c'est-à-dire, comme le public à qui je l'offre, dont la moitié rit, & l'autre moralise; mais souvent un Livre déplaît, parce qu'il ressemble trop à ceux qui le lisent.

Si l'on se formalise de la critique qui se trouve dans ce petit ouvrage, il ne sera plus permis de badiner. *Boileau* ne prétendit point dans son *Lutrin* s'écarter du respect dû aux Chanoines; *Gresset* n'eut point intention dans son *Ververt* d'insulter à la profession des Religieuses. On ne doit jamais attaquer les Ordres ni les Corps: mais on peut ridiculiser quelques particuliers, lorsqu'on ne les nomme pas, & lorsqu'ils manquent aux décentes inséparables de leur état; ainsi toutes les

fois qu'on raille un Prédicateur bel esprit, on ne bleſſe point ceux qui honorent la Religion par la gravité de leurs diſcours; ainſi toutes les fois qu'on rit d'un Militaire frivole, & voluptueux, on n'attaque point le Corps reſpectable des Officiers, & ainſi du reſte.

L'Ironie fut toujours un moyen de corriger les ridicules, je ſouhaite que celle-ci ait le même effet; alors il y aura parmi nous une grande métamorphoſe, & l'on aura lieu de crier au miracle.

LE
PAPILLOTAGE.

Les Papillotes ſont anciennes: & le Papillotage eſt nouveau. Les Papillotes ne contribuent qu'à l'ornement des cheveux, & le Papillotage embellit toute une perſonne. C'eſt lui qui donne cette ſemillante légereté, ſi propre à faire briller les eſprits, & à orner la ſociété, qui répand ces gentilleſſes, dont notre ſiecle tire avec raiſon ſon mérite & ſa gloire,

qui chamarre les hommes de graces, & les femmes d'agrémens, qui communique au moindre geſte une impreſſion d'amabilité, au moindre ſourire une nuance d'enchantement, & qui, laiſſant à l'écart tout ſyſtême économique & politique, ne connoît d'étude que celle des modes & des plaiſirs.

Diſons mieux, le Papillotage eſt le raffinement de l'élégance & de la volupté, la quinteſſence de l'aimable & du joli, le coloris des charmes & des graces, l'excellence & la perfection des uſages du beau monde, l'expreſſion du bon goût, l'emblême de la délicateſſe, le vernis des paroles & des manieres, l'embelliſſement des fêtes & des amours, le créateur des parures & des ornemens.

Ce n'eſt que depuis l'époque du Papillotage qu'on parle, qu'on écrit, qu'on penſe, & qu'on aime artiſtement; qu'on ſubtiliſe les choſes, qu'on les ſpiritualiſe, & qu'on le diviniſe; qu'on

dit d'un beau visage qu'il est *miraculeux*, d'un bel habit qu'il est *ravissant*, d'un homme à saillies qu'il est *étonnant*, qu'on escalade les superlatifs pour exprimer la moindre passion, qu'on a peine à distinguer l'individu mâle de l'individu femelle, & qu'on voit l'un & l'autre également amateurs de tout ce que le luxe & la délicatesse peuvent imaginer; que le précieux *Dorimont* est devenu l'homme du jour, que la sublime *Cloé* est devenue l'oracle des beaux esprits, que le merveilleux *Electre* a charmé l'Univers par ses Ecrits, que l'agréable Abbé *Floris* fait foule à ses sermons, que les Oeuvres de *Glamine* sont entre les mains de tout le monde.

Il n'y a rien qui n'éprouve les vicissitudes du tems & des modes. Au majestueux succede l'agréable, au beau le joli; telle est la marche de la Nature & des Arts. La France fastueuse engendra la Saxe galante, comme le siecle d'Auguste amena celui de Se-

neque; & ces ſuperbes fêtes, & cette noble magnificence qui exciterent l'admiration de nos Peres, s'éclipſerent inſenſiblement pour faire place au Papillotage, dont nos meubles, nos habits, nos mœurs, nos perſonnes portent la livrée & l'empreinte.

Un certain Seigneur, nommé le Marquis de *Florimene*, & qui le premier parmi nous fut appellé *petit-Maître*, s'aſſocia pour compagne la femme la plus ſenſuelle & la plus élégante. Couple admirable! Ils introduiſirent les caprices, les minauderies, les bagatelles de tout genre, en un mot, le Papillotage, & il faut avouer qu'ils en étoient dignes. La plume légere de l'Auteur de Vervèrt pourroit ſeul décrire dignement leur parure & leur maintien, la délicateſſe de leur table & l'élégance de leurs ameublemens, la *leſteté* de leurs équipages & la ſomptuoſité de leur garde-robe, la magnificence de leurs bijoux & les graces de la converſation.

On voyoit leur Hôtel décoré des ornemens les plus exquis, les glaces y reproduiſoient les perſonnes, la couleur de roſe y contraſtoit avec le bleu céleſte, & l'argent leur donnoit le plus merveilleux éclat. Les fauteuils, les tabourets, les ſopha n'offroient à la vue que des lacs d'amour admirablement nués, que des fleurs auſſi naturelles que celles qu'on cueille dans les jardins, que des papillons & des oiſeaux, qui ſembloient moins une broderie qu'une miniature; les cheminées paroiſſoient des magaſins de bijouterie, les conſoles des boëtes de parfums, les fenêtres des miroirs, les plafonds un firmament. Tout étoit azuré, ſurdoré. Les parquets formoient un émail par l'heureux aſſortiment du marbre & du porphyre, & les alcoves ornées de ltis pompeuſement exhauſſés, retraçoient les trônes du Mogol.

Chaque appartement avoit ſa toilette, & celle de Monſieur ſurpaſſoit cel-

le de Madame, par les raretés dont elle étoit enrichie. Les quatre parties du monde avoient contribué à former ce chef-d'œuvre d'élégance & de goût. On y trouvoit les plus ſuperbes pierreries, tous les deſſeins imaginables exécutés en argent & en or avec une délicateſſe raviſſante, & l'on y reſpiroit l'odeur des plus agréables parfums. Les boëtes, les flacons, les cuvettes, les vaſes, les bagues, les étuis, les breloques, les montres, annonçoient par leur cizelure & par leur émail, le goût le plus exquis & le plus raffiné.

Que ne dirois-je point de la garderobe, ce monde de merveilles, où les couleurs les plus tendres, & les étoffes les plus rares formoient des parures relatives à toutes les fêtes & à toutes les ſaiſons, où le goût des plus excellens Tailleurs répondoit à la beauté des velours, des moires, des ſatins, des étoffes, & exprimoit toutes les gra-

ces, & toutes les gentilleſſes du *Papillotage* naiſſant ?

Les jardins ne renfermoient que des berceaux, des terraſſes, des amphithéatres, des caſcades & des boſquets; & il n'y avoit pas juſqu'aux lieux ſecrets où l'on n'eût prodigué tous les raffinemens du luxe & de la molleſſe.

C'eſt dans ce même Hôtel qu'on vit éclorre les ſucres ambrés, les jus, les coulis, les eſſences de tout ce que la terre & les eaux produiſent de plus délicat, & de plus précieux. C'eſt-là que commencerent les propos découſus, les phraſes originales ; c'eſt-là qu'on parla gras pour la premiere fois, & que nâquirent enfin les vapeurs.

L'anti-chambre étoit une magnifique ſalle, où des laquais, preſqu'auſſi maîtres que le Seigneur qu'ils paroiſſent ſervir, liſoient des romans philoſophiques, jouoient, juroient, & décidoient de la nobleſſe, ou du mérite de tous ceux qui entroient, & qu'ils daignoient annoncer.

La chambre du Portier renfermoit un Suiſſe giganteſque, dont la figure & le ton écartoient quiconque n'avoit pas l'honneur d'être *Marquis*, *Comte* ou *Duc*.

Cependant toute cette pompe extérieure, n'étoit qu'une légere copie du Seigneur, & de la Dame que j'oſerois dépeindre, ſi mes crayons étoient plus brillans. Pleins l'un & l'autre de richeſſes, d'agrémens & de déſirs, ils n'exiſtoient que pour créer un monde tout nouveau, & pour tranſmettre à leurs deſcendans une nouvelle façon de vivre & de jouir de la vie. Las de ce vieil Univers, comme ils le diſoient ſouvent, ils ne s'étudioient qu'à ſubtiliſer, qu'à raffiner, & ils donnoient le modele de tous leurs raffinemens à des ouvriers qu'ils vinrent enfin à bout de former. De-là ces générations de Marchandes de Modes & d'Artiſtes, dont nos cités ſont remplies, ces boutiques & ces magaſins; où l'on apper-

çoit d'un coup d'œil tout ce qu'une induſtrieuſe frivolité peut imaginer.

Tant il eſt vrai qu'un génie créateur peut lui ſeul renouveller les coutumes & les mœurs! Car il eſt à propos d'obſerver que le charmant Marquis & ſa femme n'eurent point d'autres modeles qu'eux-mêmes à copier. Ils trouverent bien, à la vérité, des routes battues, des chemins frayés; on avoit quitté le gothique pour arborer une magnificence auſſi ſomptueuſe que coûteuſe; mais il n'y eut que leur imagination qui leur ouvrit la carriere des gentilleſſes & des graces, qui leur enſeigna le moyen de rendre les plus petits riens importans & précieux, de donner de la valeur aux moindres coups d'œil, aux moindres ſourires, d'établir enfin l'agréable ſur les ruines de l'utile.

Le dirai-je? Ils furent dans la partie des Modes ce que Deſcartes fut dans la Philoſophie. Comme lui ils s'occuperent de *matiere ſubtile* & de *tour-*

billons, comme lui ils se dépouillerent de tous les systêmes en usage, pour en établir un qui devint la manie générale; & la regle du savoir vivre.

Il suffisoit de les envisager, & l'on apprenoit tout-à-coup l'art de se parer avec goût. Quels soins ne se donnoient-ils pas pour y réussir de maniere à captiver les regards? Aussi charmans dans leur négligé, que dans leurs plus beaux atours, ils étoient toujours également adonisés. Leur frisure répondoit à leurs habits, & leur parure étoit le chef-d'œuvre de l'esprit humain.

Tant de merveilles devoient sans doute former un nombre d'imitateurs & de curieux. Aussi l'Hôtel étoit-il toujours plein; chacun se faisoit gloire de s'y rendre, & les plus clairs-voyans s'appliquoient à copier jusqu'au moindre geste, jusqu'au plus petit mouvement. Bientôt on ne mania plus l'éventail, que comme la Marquise; on ne croisa plus les jambes que comme

le Marquis. Mais combien leur cœur ne souffroit-il pas, lorsqu'ils se voyoient mal copiés ? & cette disgrace n'arrivoit que trop souvent : cependant les Ducheſſes réussissoient assez bien dans l'art de l'imitation, quoiqu'elles affectassent de ne vouloir rien imiter.

Malgré ces succès, il n'y avoit qu'une brillante progéniture du Marquis & de la Marquise, capable de bien les rendre : aussi soupiroient-ils impatiemment après l'instant où leur Hymen deviendroit fécond, & où ils se verroient renaître dans le fruit de leur amour ; car quoique créateurs des graces & des modes, ils n'étoient point encore assez petits-maîtres pour ne pas s'aimer, c'est-à-dire qu'ils tenoient encore à leur siecle moins raffiné que celui-ci.

Leurs desirs furent exaucés, un Enfant brillant comme l'aurore combla leurs souhaits, & cet Enfant fut l'aîné de huit, qui nâquirent dans l'espace de sept ans. Il étoit sans doute doulou-

reux d'accoucher ; mais ces douleurs furent si tempérées, par tous les enjolivemens qu'on imagina pour chaque couche, que la Marquise ne s'apperçut presque pas qu'elle accouchoit. Les ajustemens, les visites & les consommés se succédoient avec une telle rapidité, qu'on n'avoit pas le loisir de s'occuper de son mal ; les évanouissemens varioient encore la scene, & servoient de spectacles. On revenoit de sa pamoison, & l'on voyoit une chambre pleine de femmes allarmées, de Médecins attentifs, de laquais affairés ; les uns soutenoient la tête, les autres tâtoient le pouls, ceux-ci présentoient des flacons vivifians ; celles-là se lamantoient ; celles-ci imposoient silence à de petits chiens qui étoient hargneux, parce que Madame les avoit gâtés.

Le Marquis eût été sans doute désolé de n'avoir que des filles ; mais il n'en eut que trois ; & cinq garçons ; & par un bonheur des plus rares, & ces

heureuſes circonſtances, qu'arrange le concours des conſtellations ou des époux, ils eurent tous les huit une taille *divine*, un viſage *miraculeux*. Il eſt vrai que le pere & la mere excelloient en ce genre; mais combien d'enfans contrefaits démentent tous les jours les graces, & la beauté de ceux qui leur donnerent la naiſſance. Nos villes ſont pleines de Seigneurs, qui paroiſſent moins des hommes que des avortons.

A peine les Enfans du Marquis eurent-ils quitté le berceau, qu'on les inocula; & ils furent les premiers qui goûterent cette ineſtimable faveur, comme dignes à tous égards des honneurs de l'inoculation. On penſa que cela feroit une époque philoſophique; & le Marquis aimoit les époques, quoique le Livre de *l'Eſprit*, n'eût pas encore paru. (Cet Ouvrage dit que les hommes de génie aiment tout ce qui fait époque.)

Les Nourrices avoient été choisies parmi les plus élégantes de leur profession; & lorsque le tems fut venu, des Précepteurs poupins l'emporterent sur tous ceux qui se présenterent. On vouloit donner au monde le spectacle d'une éducation toute originale. Le siecle ne faisoit que commencer, & il étoit important qu'il s'annonçat très-différemment de ceux qui l'avoient précédé.

On eut grand soin que les Précepteurs ne fussent point Ecclésiastiques, car il étoit déjà du bel air de savoir, qu'ils ignorent *la législation*, & qu'ils ne sont pas propres à former *des citoyens*. On n'enseigna que quelques mots de latin, mais beaucoup de circonlocutions Angloises & Allemandes, & l'on s'appliqua sur-tout à apprendre à ces Enfans quoique les uns n'eussent que douze à treize ans, & les autres dix à onze, à devenir *économes*, *pere de famille* & hommes d'état, en un mot citoyens;

de sorte que je ne crois pas me tromper, en assurant que cette merveilleuse méthode a servi de modele à tous ceux qui viennent de nous donner des plans d'éducation.

Ainsi le Marquis fut Auteur, sans penser à l'être. Il visitoit souvent ses fils pour pouvoir les rendre semblables à lui-même, & il ne cessoit de leur répéter les beaux mots de *génie* & *d'humanité*, qu'il leur recommandoit de ne jamais oublier.

Ses désirs s'accomplirent; ses Enfans grandirent, & ils furent élevés tous différemment dans les Colleges. Les termes de métaphysique, de géométrie, d'histoire naturelle, leur devinrent si familiers, qu'on les crut grands Métaphysiciens, grands Géometres & grands Naturalistes. On étoit enthousiasmé de leur jargon, sans faire attention que ce n'étoient que des mots, & que le premier âge n'est pas susceptible d'études aussi profondes; mais n'importe, il ne

s'agit dans ce monde que de faire illusion, & ils la faisoient, de la maniere la plus séduisante.

Quant à la Religion, on leur en donna des idées si subtiles & si alambiquées, que tout cela s'évaporoit; telle étoit la volonté du pere, qui ne choisissoit une nouvelle maniere d'enseigner la Morale & les Dogmes, que pour faire disparoître les Catéchismes. Madame ne cessoit d'applaudir à cette excellente méthode, & de déclamer contre les Colleges, qu'elle appelloit les Ecoles de la déraison. Elle disoit, ainsi que son illustre Epoux, que ses fils en avoient plus appris dans quelques Livres *élémentaires*, qu'on avoit composé à dessein de les former, que les Professeurs des Colleges n'en savoient eux-mêmes.

Les Demoiselles passoient le jour à étudier l'Anglois, c'étoit déjà une espece de fureur, à lire des tragédies & des romans, à danser, à chanter; & leurs freres, ainsi qu'elles, étoient obligés

de connoître toutes les étoffes à la mode, & les modes elles-mêmes. On leur avoit même assigné des prix, pour les engager à se rendre célébres dans l'étude de la parure & du bon goût. On leur donnoit des questions à résoudre sur la prééminence des couleurs, sur l'assortiment des nuances, sur les différentes especes de frisures, sur le choix des bijoux, sur celui des brochures qui paroissent à chaque instant, & souvent ils soutinrent Theses sur ces importantes matieres, en présence de plusieurs petites-Maîtresses, & de quelques Académiciens.

On ne leur donna pas seulement des Maîtres de musique & de danse, mais on les mit entre les mains de gens propres à les manierer, & qui leur apprirent à cracher avec propreté, à se moucher avec grace, à prendre du tabac avec élégance, à grasseyer en parlant, à sourire en pleurant, à marcher en sautillant, à entrer en fredonnant, à

sortir en pirouettant, à jetter des regards de dédain sur tout ce qui n'est pas noble ni opulent, à se railler de tout ce qu'on n'entend point, à ridiculiser tous ceux qu'on n'aime pas.

Ces leçons produisirent leur effet, & chacun s'en apperçut, lorsqu'ils furent introduits dans le grand monde. Ils y entrerent de bonne heure, suivant la méthode qu'on suit encore, & bientôt les Femmes de la Cour *raffolerent* de leurs manieres, & de leurs airs.

Il est vrai que leur figure, leur coloris, leur parure & leur nom, leur donnoient un mérite infini. Ils ne sortoient que dans les équipages les plus lestes, qu'escortés de laquais qu'on prenoit à la taille, & qui étoient magnifiquement surdorés; ils ne s'annonçoient que par des exhalaisons de bergamote & d'ambre, ils ne paroissoient que chamarrés de gentillesses, qu'ornés de bouquets aussi rares qu'éclatans, que mouchetés & couverts de joyaux.

Tous les jeux leur étoient familiers, & ils savoient agacer une jolie femme, & perdre en même-tems avec une complaisance infinie; moyens infaillibles de plaire, & dont ils furent les inventeurs. Ils ne se nourrissoient que *d'extraits*, que *d'idées*, de tout ce qu'on servoit sur la table de plus exquis, & ils ne buvoient que du vin de champagne avec de l'eau. Ils interrogeoient quatre personnes à la fois, & ils n'attendoient jamais la réponse; ils parloient en même-tems de Constantinopole, & du Palais Royal, de la guerre & de leur chien; ils oublioient les Convives, pour discourir avec leurs gens, & ils affectoient de paroître toujours distraits & affairés. Ils décidoient impérieusement d'un livre qu'ils n'avoient point lu, & il étoit toujours *mauvais* & *pitoyable*, s'il traitoit de la Religion. Ils savoient faire vingt visites dans une heure, voler à trois spectacles presqu'en même-tems, lorgner tout le monde,

en-

suite disparoître. Ils vouloient être par-tout où ils n'étoient pas, & souvent ils demandoient à leur Cocher où ils devoient aller; en un mot ils enchérissoient sur pere & mere, & le Marquis & la Marquise en étoient enchantés.

Lorsqu'ils amenerent la mode d'emprunter & de ne point payer, le pere jugea qu'ils étoient suffisamment versés dans l'art du savoir vivre, qu'il falloit leur faire à chacun un état. Je dois rendre ici justice à ses intentions. Moins jaloux de l'avancement de ses fils, que de la réformation du genre-humain, qu'il brûloit du désir de façonner, il ne les engagea que dans des professions qu'il crut propres à son dessein; & pour procéder selon toutes les regles, & dans toute l'exactitude, il les assembla, & leur adressa ce discours patétique.

„ Puisqu'il a plu, Messieurs, au „ *Moteur universel*, de disposer les évé„ nemens, de sorte que vous soyez

„ heureuſement nés d'un pere & d'une
„ mere également illuſtres par leur no-
„ bleſſe, & par leurs biens, & qui ont
„ tout le goût poſſible en partage, vous
„ devez ſans doute vous reſſentir de
„ cette merveilleuſe origine & coopé-
„ rer avec nous, à renouveller la face
„ de ce monde, & à rendre le ſiecle
„ qui commence avec vous (c'étoit en
„ 1702.) l'âge de l'élégance & des
„ graces.

„ Vous entrez dans un Univers, où
„ des hommes de génie ont excité d'-
„ heureuſes révolutions; mais que de
„ changemens ne reſtent pas encore à
„ faire! Les modes ne ſont qu'ébau-
„ chées, & leur perfection doit être
„ votre objet.

„ Vous avez heureuſement tout ce
„ qui eſt néceſſaire pour introduire une
„ nouvelle maniere de parler, d'agir,
„ & de penſer, pour raffiner ſur la fa-
„ çon de s'habiller, de ſe loger, de ſe
„ préſenter; pour faire éclipſer ce gros

„ *bon ſens*, qui fit par malheur tout le
„ mérite de nos peres, & pour lui
„ ſubſtituer ce *bel eſprit*, ſans lequel
„ on ne peut abſolument plaire.

„ Vous ſavez que je n'ai rien épar-
„ gné juſqu'ici, pour vous rendre ca-
„ pables de ces ſuccès. J'ai combattu
„ les Coutumes, les Loix, diſons mieux,
„ les préjugés, pour vous procurer
„ une éducation délicieuſe, dont on n'a-
„ voit point d'idée, eh, combien ces
„ moyens n'ont-ils pas réuſſi, puiſque
„ je ne puis m'empêcher de vous dire,
„ ſans vouloir vous flatter, qu'on vous
„ montre, & qu'on vous cite déjà com-
„ me les prototypes de l'élégance &
„ du bon goût, mais n'allez pas croi-
„ re que l'ouvrage eſt achevé, car la
„ jeuneſſe eſt vaine & pareſſeuſe. Vous
„ n'avez fait voir que ce que vous pou-
„ viez devenir, & il faut prouver ce
„ que vous devez être.

„ Quelle douleur ne ſeroit-ce pas
„ pour Madame & pour moi, ſi nos

„ soins n'avoient abouti qu'à vous ren-
„ dre aimables! Le goût de la *législa-*
„ *tion* & l'amour de *l'humanité*, nous enga-
„ gent à désirer & à accélérer la réfor-
„ mation de tous les hommes; vous sa-
„ vez que le Sage est citoyen du mon-
„ de, & qu'on ne mérite pas d'exister
„ lorsqu'on n'est bon que pour soi.

„ D'ailleurs, quelle gloire ne sera-
„ ce pas pour vous, & quelle satisfa-
„ ction, de vivre au milieu d'un mon-
„ de, dont la délicatesse & les manie-
„ res seront votre ouvrage! C'est alors
„ que vous vous contemplerez dans
„ un si charmant objet, & que vous
„ croirez avoir multiplié votre Etre,
„ à proportion des personnes que vous
„ aurez éduqué par vos discours & par
„ vos exemples.

„ Mais comment parvenir à ce but?
„ Le voici. Ne lisez que des Livres
„ agréables & semillans, dont une vi-
„ ve imagination ait été le principe,
„ ne fréquentez ni ces gens érudits,

„ dont le savoir excéde, ni ces hom-
„ mes austéres, qui ne parlent que sa-
„ gesse & vertu. Votre nom vous dis-
„ pense de ces qualités vulgaires, &
„ vous serez toujours assez recomman-
„ dables, si vous savez être aimables.

„ Je n'entends point par cette ama-
„ bilité, le fade désir de plaire à tout
„ le monde, ni une attention à captí-
„ ver la bienveillance des uns & des
„ autres, à écouter celui-ci, à saluer
„ celui-là. Vous ne seriez pas riches,
„ s'il falloit vous asservir à ces façons
„ triviales; mais j'entends une éléganc-
„ ce dans vos gestes & dans vos ex-
„ pressions qui charme & qui étonne,
„ une délicatesse dans vos manieres qui
„ fixe & qui ravisse, un agrément dans
„ votre parure, qui vous rende *l'hom-*
„ *me du jour.*

„ Etudiez-vous à ne copier perso-
„ ne, mais à passer vous-mêmes pour
„ modeles. Il n'y a que les petits es-
„ prits qui se bornent à l'imitation, &

„ c'eſt par cette raiſon que le grand
„ nombre vous imitera. Donnez l'eſ-
„ ſor à vos idées, & ne concevez que
„ des choſes qui contribuent à l'embel-
„ liſſement de la ſociété & aux com-
„ modités de la vie. On deſire tou-
„ jours grandement, quand on eſt aſ-
„ ſez riche pour contenter ſes deſirs;
„ & heureuſement la fortune ne vous
„ manquera pas. Vous l'attacherez au
„ char de vos graces, ſi vous faites ce
„ que je vous preſcris. Rien ne ré-
„ ſiſte aux charmes de l'élégance & du
„ goût. Ceux qui vous critiqueront
„ en ſecret, vous imiteront en public.

„ Faites-vous un paſſe-tems qui
„ ſoit varié par mille plaiſirs de votre
„ invention, & regardez comme la cho-
„ ſe la plus importante de votre vie,
„ l'attention que vous devez à vos
„ perſonnes.

„ Ne préparez jamais ce que vous
„ devez dire. L'uſage des Dictionnai-
„ res & du monde, vous donneront

„ une noble élocution. Le bel esprit
„ parle toujours bien, & la raillerie
„ vient au défaut des raisons, si par
„ hazard on étoit embarrassé; n'écou-
„ tez que lorsque vous entendrez des
„ choses amusantes, ou lorsque vous
„ ne voudrez pas faire parade d'esprit.
„ Sur-tout jouez souvent le Distrait.

„ Faites-vous des Magasins de bro-
„ chures, d'étoffes & de bijoux, que
„ la mode favorise; ne manquez pas
„ de connoître les Auteurs & les Ar-
„ tistes qui ont un nom, & formez-en
„ quelques-uns, que vous mettre vous-
„ mêmes en vogue. De tels person-
„ nages sont des panégyristes éternels
„ de notre bon goût, & il convient
„ d'en avoir de la sorte.

„ Parcourez exactement tous les
„ Catalogues des Livres nouveaux; &
„ retenez les termes des principales
„ choses que les Artistes mettent en
„ œuvre. Cette connoissance donne
„ beaucoup de relief & de réputation,

„ & la plûpart des Seigneurs n'ont pas
„ d'autre ſavoir.

„ Ne contractez pas des dettes qui
„ vous obérent, mais ſoyez toujours
„ dans le cas de devoir. Il n'y a que
„ la Roture qui paye exactement, par-
„ cequ'elle eſt timide & minutieuſe.

„ N'avez jamais plus d'une maîtreſ-
„ ſe; mais qu'elle ſoit affichée, c'eſt
„ le ton, & il faut le prendre.

„ Que votre table ſoit délicate ſans
„ être ſomptueuſe, & qu'on y voie tou-
„ jours briller quelqu'auteur à la mo-
„ de, & quelqu'Académicien qui ait
„ de l'eſprit.

„ Donnez à vos gens une liberté
„ qui les rende en quelque ſorte maî-
„ tres. Cela impatiente, mais cela dé-
„ note le grand Seigneur. Ne vous
„ embarraſſez pas s'ils ſont ſages, pour-
„ vu qu'ils ſoient grands.

„ Que vos chevaux & vos cochers
„ ſoient prompts comme le vent. Ne
„ vous inquiétez pas s'ils écraſent quel-

„ que perſonne, mais s'ils vont avec
„ trop de lenteur. C'eſt une foibleſſe
„ de ménager les chevaux, & une ſot-
„ tiſe de craindre les accidens.

„ Ces avis ne vous regardent pas
„ tous, car je ne vous diſſimulerai pas
„ que j'ai fixé les conditions qui pou-
„ voient par elles-mêmes donner le
„ ton, & qu'il faut abſolument que
„ vous les embraſſiez. Vous ſerez
„ comme autant de gens prépoſés dans
„ chaque état, pour perſuader les mo-
„ des, & pour les introduire. Sans
„ cela point de réforme à eſperer, mais
„ j'aurai ſoin que celui qui ſera Eccléſi-
„ aſtique, & celui qui ſera Religieux
„ ſoient partagés de maniere à n'être
„ pas mécontens.

L'aîné en conſéquence devint homme de Cour, le cadet Militaire, le troiſieme Magiſtrat, le quatrieme Abbé, & le cinquieme Religieux, afin que les Cours, les Armées, le Barreau, le Clergé euſſent des modeles pour ſe maniérer.

La Marquise tint la même conduite à l'égard des Demoiselles, & elle destina l'une pour un riche Financier, l'aînée pour le Couvent, la derniere pour demeurer fille, afin que la Finance, les Religieuses, & les Filles qui restent dans le monde sans s'établir, trouvassent des originaux capables d'être copiés.

Il faut avouer que cet arrangement étoit très-bien combiné; & que le Marquis ne pouvoit mieux s'y prendre pour réussir dans son projet. D'ailleurs il n'y avoit aucun de ces états qu'il faisoit embrasser à ses fils, qui n'eût besoin d'être façonné.

La Cour, quoique très-élégante en apparence, ne laissoit pas que d'être susceptible de nouveaux agrémens; par exemple, on y étoit fier sans être dédaigneux, on y avoit de l'esprit sans savoir décider de celui de tous les autres, on s'y ennuyoit sans connoître les vapeurs, on y étoit malade sans

ressentir des évanouissemens, on y aimoit sans avoir une foule d'amans, on y étoit galant, sans être coquet; autant d'abus qu'il falloit corriger, autant de défauts qu'il falloit réformer.

Cette opération ne fut point tardive. Celui qu'on en avoit chargé n'ayant pas d'autre objet, commença par se faire admirer. Attentif à n'étaler ses charmes que par gradation, il amena insensiblement les autres à son point. Les courtisans le copierent sans s'en appercevoir, & tels que lui ils devinrent décisifs, absolus; tels que lui, ils ne firent plus que des politesses impérieuses, & des révérences combinées, tels que lui, ils parurent avoir un esprit à ressort qui se plioit selon les tems, & les circonstances; ils jouerent toutes les femmes, en leur persuadant qu'ils leur étoient passionnément attachés; ils embrasserent un rival qu'ils projettoient de perdre; ils se firent un visage de théâtre propre à toutes les circonstan-

ces, & à toutes les scenes; & tels que lui, ils promirent tout, & ne tinrent rien.

Quant à l'état militaire, on est forcé de convenir qu'il avoit plus besoin qu'aucun autre de prendre un ton, & des airs. Qui disoit un guerrier, disoit un homme qui ne savoit que vaincre ou mourir, qui ne parloit que de sieges & de batailles, qui ne connoissoit de plaisirs que de s'occuper de son métier, qui faisoit assaut de fatigues & de bravoure, qui n'endossoit que des vestes de buffle, qui n'avoit d'autre chaussure que des bottes ou des guêtres, qui ne papillotoit ni ses moustaches, ni ses cheveux, qui ne dormoit que sur la dure, qui ne mangeoit que pour ne pas mourir, qui n'avoit pas la moindre notion des modes & des galanteries, & qui se fût cru deshonoré de paroître avec des airs efféminés, & des manieres affectées; tels furent les Turenne, tels

furent les Condé, tels sont encore la plûpart de nos Généraux.

Sans doute un semblable coup d'œil auroit rébuté tout autre que le jeune Florimene chargé de ce travail. Mais il osa, il ne se découragea point, & il réussit. Il eut la constance d'essuyer pendant plusieurs mois des réprimandes & des reproches, c'est-à-dire, jusqu'à l'instant qu'il devint Colonel. Alors se confiant entiérement à ses graces, à sa figure, à son rang, il ne douta plus de la victoire. Les anciens Capitaines murmurerent, mais il fallut se rendre. Bientôt séduits par la politesse, & par les manieres de leur Chef, ils se firent enfin gloire de le copier. Les Lieutenans qui pétilloient du désir de se mettre à la mode, n'attendirent pas des ordres, pour se defaire de leur air simple & naturel; de sorte que le Régiment prit une nouvelle forme, & un nouvel être. Chaque Officier se procura une toillette,

& y passa des heures entieres. Les essences, les pommades, les poudres les plus cheres furent recherchées avec une scrupuleuse attention, & l'on essaya de tous les Perruquiers avant d'en trouver un qui pût convenir. Des coupes de cheveux réformerent toutes les têtes, & l'on parut leste & semillant.

Les Femmes acheverent ce que le Colonel avoit ébauché, & elles apprirent aux Officiers à être joueurs, & galans. Elles les agacérent, & elles se répandirent en éloges sur la nouvelle maniere de se coëffer, & de s'habiller.

Il est vrai qu'elle étoit élégante. On n'appercevoit plus que des vestes précieuses, des bas blancs, des plumets, des chapeaux retapés. Les nœuds d'épée vinrent ensuite, & les bourses à la maréchale completerent la métamorphose.

La démarche & la conduite répondirent à ces ajustemens. On ne mar-

cha plus que sur la pointe du pied, & les épaules suivirent le mouvement des jambes, qu'on eût grand soin de tendre & de lever. On n'étudia plus que des jeux de commerce & de hazard, & on s'y livra jusqu'à interrompre les repas & le sommeil; on ne lut plus que des Romans, & des Poëmes impi-comiques; on ne pensa plus qu'à séduire les filles vertueuses, & à leur préparer des filets; & insensiblement le métier de la Guerre se changea dans une profession indépendante, & voluptueuse.

Les Officiers généraux crierent, les Ministres tonnerent, mais on les fit passer pour des radoteurs, on leur donna des ridicules, on les chansonna, & l'on aima mieux se noyer de dettes, & se livrer au torrent du plaisir & des modes, que de les écouter. C'est ainsi qu'un seul homme changea tout un Régiment; & qu'un seul Régiment devint le modele, & la regle de plusieurs autres; il n'y eut pas jusqu'aux Soldats

qui affecterent des airs, & qui voulurent participer à la gentilleſſe de leurs chefs.

La Magiſtrature ne fut pas moins heureuſe; quelques-uns de ſes Membres mirent à l'écart les immenſes perruques, les larges manchettes, les pâles & longs rabats, & ils arborerent les chevelures à la mode, les dentelles & les bijoux, & l'on vit des viſages de vingt-cinq ans où toute l'élégance du ſiecle avoit appliqué ſon coloris, dès-lors quelques Conſeillers, & quelques Avocats, d'une gentilleſſe extrême, parcourent les cercles & s'y firent admirer; tandis que le grand nombre occupés de ſes auguſtes fonctions ſe conſumoit au ſervice de l'Etat, plaidoit la cauſe de la Veuve & de l'Orphelin, & portoit juſqu'aux pieds d'un Trône équitable & éclairé les beſoins de l'Artiſan & du Laboureur.

Combien l'ame de notre aimable Magiſtrat qui venoit d'opérer ces ſuc-

cès, n'étoit-elle pas ravie ! Au lieu de prêter l'oreille à ces longs plaidoyers qui n'endorment que trop souvent, il repassoit avec joie ses travaux & il s'en applaudissoit. On le voyoit au Palais jetter un œil de complaisance sur les confreres qu'il avoit manéré, tandis que son pere & sa mere s'entretenoient avec effusion de cœur; d'un événement si admirable & si consolant.

Cependant on n'avoit pas encore tenté le plus difficile. L'état Ecclésiastique, si austere par lui-même, & digne de vénération, n'avoit point encore eu dans son sein des sectateurs des modes & des partisans du bon goût. On n'y connoissoit que l'étude, la retraite & l'oraison, & l'on ne soupçonnoit même pas que des personnes consacrées aux Autels fussent susceptibles des agrémens du monde, & des manieres du siecle. Mais est-il quelqu'obstacle dont la patience & le courage ne puisse venir à bout!

Le jeune Abbé prépoſé pour refondre l'Etat dont il étoit membre, auſſi douillet & auſſi élégant que pouvoit l'être un diſciple formé à l'école du Marquis de *Florimene*, ſe fit des diſcours académiques, monta en chaire & déclama.

Ce n'étoient qu'antitheſes, qu'épigrammes & gentilleſſes dans tous ſes Sermons. Chaque phraſe exprimée poétiquement, & terminée avec art, étoit marquée au coin du bel eſprit, & tous les ſujets rouloient ſur *les jeux*, *les ſpectacles*, *la parure*, *les converſations*, *les promenades*, *l'amour des plaiſirs*; autant d'objets où l'expérience du Prédicateur lui ſervoit de maître. Tout étoit d'après nature, tout faiſoit tableau, & il ſembloit à chaque Auditeur qu'il ſe trouvoit tranſporté au théâtre; dans les cercles & au milieu des fêtes.

Les geſtes répondoient au mouvement des yeux, & les yeux ne man-

quoient point de s'enflamer lorsqu'il s'agissoit de peindre quelque passion. Une voix délicate, mais argentine, donnoit de nouvelles graces à l'Orateur, & son visage, ainsi que sa prestance, achevoient de décider tout le monde en sa faveur.

On cria d'abord au scandale, faute de connoître le bel usage de avoir du goût; mais comme il est facile de s'apprivoiser avec tout ce qui est aimable, les murmures se changerent en éloges, & l'Abbé devint l'Apôtre de toutes les femmes du bon ton. Elles s'assemblerent, elles cabalerent, & leur suffrage l'emporta sur l'avis de quelques Prêtres gothiques, qui publioient que la gravité de la chaire étoit incompatible avec les gentillesses de l'Abbé.

Bientôt quelques Abbés, quelques Moines s'efforcerent de le copier. Ce n'étoient que soupirs & regrets de la part de certains Ecclésiastiques qui n'avoient pas le talent d'une aussi agréable

compoſition ; ils s'affligeoient d'avoir des Sermons qui n'étoient remplis que de l'Ecriture & des Peres, & ils euſſent voulu troquer toute leur ſcience, pour l'art d'écrire & de déclamer auſſi-bien que le délicieux Abbé de Florimene.

On avoit beau parcourir tous les Sermonaires pour découvrir, ſi ſelon le privilége du métier, il n'avoit point pillé; mais le moyen de trouver plagiaire un Abbé qui n'avoit lû que des Romans & des Comédies, & qui avoit cherché ſes portraits à la toilette des femmes, & dans la converſation des beaux eſprits.

Combien de fois ne déſeſpéra-t-il pas ceux qui prétendoient à la rivalité ? Chaque jour la foule groſſiſſoit, une file de carroſſes annonçoit de loin l'Egliſe où il prêchoit, & il ne deſcendoit de Chaire que pour traverſer des flots d'Auditeurs, que ſon éloquence merveilleuſe rendoit ſtupéfaits. Eh

quels Auditeurs! Des Femmes de Cour, des Seigneurs. On dit même que B*** Déiſte & preſqu'Athée, qui n'avoit pas paru à l'Egliſe depuis le jour de ſon Baptême, vint l'entendre, & s'en retourna tout extaſié.

Mais pour prevénir les deſirs du public, je crois devoir rapporter ici quelques endroits des ſermons de notre jeune Coriphée. Voilà comment il s'exprime à l'article des Spectacles.

Les hommes, de tous tems imitateurs de la belle nature, s'efforcerent de la copier, & après avoir peint ce qui affectoit leurs yeux, tels que les volatilles dont l'air eſt parſemé, tels que les arbres dont la terre eſt obombrée, les fleurs dont elle eſt ſi agréablement émaillée, ils ſe firent des ſpectacles de ce qui flattoit leurs paſſions, & le cœur de concert avec l'imagination leur fournit les crayons propres à ce travail. Ils furent délicats à proportion que les paſſions etoient agréables & douces, hardis & frippons; à proportion qu'elles étoient vives.

Ainſi le théâtre, dans les ſiecles efféminés, ne produiſit que des pieces qui reſpiroient la molleſſe, & dans les tems célébres par les guerres, & par la valeur, il n'offrit que des ſcenes enſanglantées.

Autant de repréſentations intéreſſantes! Chacun s'y retrouve, & apperçoit comme dans un miroir le tableau de ſes inclinations & de ſes mœurs. Le voluptueux y voit l'objet de ſon amour embelli, & cette vue remue toute ſon ame & l'attendrit: le furieux y découvre l'image de ſa haine, & de ces fureurs, & cet aſpect l'enflamme, & fait renaître ſa colere & ſa rage.

Ah! quelle impreſſion ne fera point ſur vos cœurs le ſpectacle d'une amante éplorée, dont on veut éteindre l'amour en faiſant mourir celui qui n'eſt l'objet. Ses yeux larmoyans, ſes cheveux flottans, ſon viſage dont le coloris ſe métamorphoſe en páleur, dont les roſes ſe changent en cyprès, ſa bouche qui ne s'entr'ouvre que pour donner paſſage à des ſoupirs & à des ſanglots, mettent toute l'ame en déſordre, & cauſent des

impressions qu'on ne peut ressentir sans être coupable, & qu'on ressent toujours avec une violence extrême.

Oui, Messieurs, c'est au spectacle que l'homme touché, attendri n'est plus homme que pour en éprouver les foiblesses, que ses sens s'unissent à ses passions pour le tourmenter jusqu'à ce qu'il succombe; que ses préjugés se transforment en vérités, que ses desirs deviennent des consentemens, que ses consentemens sont des crimes, que ses crimes sont des profanations de la Loi Sainte, qu'enfin ses profanations le conduisent à sa perte, & que sa perte est celle d'une ame créée à l'Image d'un Dieu, & formée pour le servir.

Sur l'amour des Plaisirs.

Le texte étoit:

Gustans gustavi paululum mellis in summitate virgæ, & ecce morior. J'ai goûté un peu de miel au bout d'une baguette, & pour cela je meurs.

Image bien vive, Messieurs, de ces plaisirs que nous recherchons avec tant d'ardeur, de ces voluptés qui sont l'idole du monde, & qui n'entraînent à leur suite que des dégoûts, des chagrins, des douleurs, & la mort. Et ecce morior.

J'avoue que rien n'est plus séduisant que le plaisir. A son premier aspect, il ne paroît environné que de graces & de fleurs, il semble ne promettre que des délices inexprimables, n'exister que pour donner la nourriture la plus agréable à nos passions & à nos sens: ses couleurs sont vives & tendres, son langage impérieux & doux; mais à peine en a-t-on joui, que l'ame honteuse de cette jouissance éprouve un abattement, un repentir: disons mieux, une mort. Et ecce morior.

Deux objets que nous ne devons point perdre de vue, & dont je vais vous entretenir, en vous disant d'abord que rien n'est plus séduisant que le plaisir; ce sera ma premiere partie. Gustavi paululum mellis.

En

En vous représentant ensuite que rien n'est plus dangereux, & ecce morior: *telle sera la division de ce discours, division qui se trouve dans mon texte & que je me flatte de traiter d'une maniere qui réveillera votre attention.*

Sur la Providence.

Le Moteur universel, Messieurs, que les uns nomment Dieu, & les autres Créateur, nous a tellement impressionné par son opération continuelle sur nos esprits & sur nos yeux, que nous ne pouvons penser & voir, sans être convaincu de sa providence & de son action. Admirable providence, qui visible dans son invisibilité, finie dans son infinité, mesurée dans son immensité, momentanée dans son eternité, s'étend depuis l'Ange jusqu'à l'homme, depuis l'homme jusqu'au volatile, depuis le volatile jusqu'à l'insecte, depuis l'insecte jusqu'au grain de sable qui n'a ni mouvement ni vie. C'est cette providence qui azure & surdore les Cieux,

qui argente les Astres nocturnes, qui colore les nuages, & en fait un vernis digne de toute notre admiration. Providence dont la main creuse les rivieres, dont le crayon émaille nos campagnes, dont le mouvement ébranle la terre & la soutient. Providence qui créa les sensations & les plaisirs, & qui nous donna des sens & des passions pour jouir des merveilles de cet univers, & pour former ce concours de jeux & d'affaires, de ris & de pleurs, de satisfactions & de peines, de biens & de maux que nous nommons société.

Ainsi tout est l'ouvrage de la Providence, & nous n'agissons & ne respirons que par son impression. Mais l'homme se joue de ce qu'il devroit le plus craindre, & le plus respecter; & comme s'il étoit le maître d'anéantir la divinité même par ses desirs, il se persuade qu'il n'y en a point, parce qu'il le souhaite. Souhait abominable, & dont je ne vous parle qu'en frissonnant, souhait qui a produit la secte des incrédules; c'est-à-dire de ces hommes qui ne parlent que pour men-

tir, qui ne mentent que pour blaſphêmer, qui ne blaſphêment que pour ſéduire, qui ne ſéduiſent que pour ſe faire un parti, qui ne ſe font un parti que pour braver les Loix humaines & divines, & qui ne bravent ces loix, que pour ſe livrer impunément à leurs déſirs corrompus.

Ah! que ne puis-je ici du ſouffle de ma bouche exterminer ces hommes audacieux, apprendre à la terre que l'on n'eſt grand, que lorſqu'on ſe croit petit, ſublime, que lorſqu'on eſt humble, digne d'éloges, que lorſqu'on les rejette, ſavant, que lorſqu'on a la foi.

Si je pouvois ici tirer ce rideau qui voile à nos yeux toute l'économie, & toute la ſageſſe de la Providence, vous verriez qu'elle arrange dans le ſecret juſqu'à ces fibres qui conſtituent le plus petit animal, qu'il n'y a pas juſqu'à nos ſourcils qu'elle n'ait arqué, juſqu'à nos joues qu'elle n'ait coloré, juſqu'à nos yeux qu'elle n'ait animé, juſqu'à nos cheveux qu'elle n'ait étagé. C'eſt à elle que je dois mon ſon de voix, ma figure,

mes traits, & c'eſt elle que je dois remercier des graces naturelles, & des talens qu'elle m'a ſi généreuſemnnt départi.

Sur la Parure.

Que ces hommes dont la Providence a marqué le rang, & qu'elle a comblé de biens; que ces hommes dont la naiſſance eſt un titre dans l'état pour recevoir des préférences & des honneurs, ſe faſſent un genre de vie aſſorti à leur grandeur, & embelliſſent leurs perſonnes & leurs joues par une magnificence conforme à leur état, cela doit être, & cela fut toujours.

Ainſi je ne viens m'élever ici que contre ces perſonnes de néant, qui ſans diſtinction & ſans goût, affectent un faſte ridicule & bizarre, & donnent dans des excès de mondanité. N'attendez donc de mon zèle ni des déclamations contre le luxe, ni des imprécations contre une certaine délicateſſe qui fut toujours le partage des ames bien nées; je ſais que le luxe eſt néceſſaire aux

Etats, qu'il fait fleurir le commerce, circuler l'argent, & qu'il y a des conditions qu'on ne distingue que par des ornemens extérieurs.

Loin de nous cette division farouche, qui ne connoît de décence que des couleurs obscures & rembrunies, & qui feroit presqu'un reproche à l'Auteur de l'univers d'avoir donné trop de magnificence & trop d'éclat à la terre & aux Cieux; cette dévotion qui s'allarme & qui s'irrite à l'aspect d'un beau visage, & qui range presqu'au nombre des péchés mortels, l'avantage d'une belle taille & celui d'avoir du goût...

Sur le monde.

Le monde est une énigme: qui pourra la deviner? Le monde est un mystere, qui pourra l'expliquer? Il échappe à celui qui veut le peindre, il fuit celui qui croit en jouir. Les brillantes couleurs dont-il se pare paroissent des nuages aux yeux du Philosophe, & la philosophie n'est qu'une affection melanco-

lique selon les mondains. Ainsi les hommes se jouent les uns des autres, & ce jeu forme l'essence de toutes nos sociétés....

La science du monde, toute superficielle qu'elle est, exige beaucoup d'étude, & beaucoup d'art. C'est une folie de la mépriser, c'est une sagesse de ne pas s'en occuper. On connoît le monde, lorsqu'on connoît les hommes; on ignore les hommes, quand on s'ignore soi-même. Les scenes du monde varient, parceque nous sommes changeans, & nous changeons, parceque l'inconstance est l'appanage de l'humanité....

Sur la Fête de S. Jean-Baptiste.

Qu'est-ce que Jean-Baptiste? un arc-en-ciel qui succede à des tems nebuleux, une aurore qui précede le jour le plus brillant & le plus solemnel, un crepuscule qui annonce le soleil, un zéphir qui porte sur ses aîles la plus féconde & la plus délicieuse rosée.

Sa vie est angélique, son langage surhumain, sa figure céleste. Il ne se nourrit

que des fruits de la pénitence, il ne marche que sur les épines de la mortification, il ne vit que pour mourir à tout instant, il ne fuit le monde que pour se trouver, il ne pratique la loi, que pour sentir les influences de la grace, il ne châtie son corps, que pour élever son ame, il n'évite les conversations, que pour converser avec Dieu.

Grand dans sa petitesse, lumineux dans son obscurité, doux au sein de l'austérité, il n'est jamais moins seul, que lorsqu'il est seul, jamais plus riche, que lorsque tout lui manque, jamais plus content que lorsqu'il est privé de toutes les consolations humaines, jamais plus célébre, que lorsqu'il vit inconnu.

Que ne puis-je vous peindre ici son désert. Les vertus en font un parterre qui embaume & qui ravit, les Anges y viennent admirer un mortel qui les imite, Dieu lui-même y descend pour contempler son propre ouvrage. C'est-là qu'une priere qui a toute la suavité de l'encens, toute l'activité du feu, toute l'action de la grace,

toute l'ardeur de la charité, s'éleve à travers les noires exhalaisons du monde dont l'air est infecté, & pénétre jusqu'au-delà de ce Ciel où fut ravi S. Paul...

Sur la mort de la Ducheſſe de ***

Si la mort, dans cette foule de perſonnes qu'elles ne ceſſe de moiſſonner, eût dû en épargner une, ah, n'en doutez pas! ç'eût été l'Héroine que nous pleurons. Que de charmes qui devoient l'exempter des rigueurs du trépas, que d'agrémens qui devoient la mettre à l'abri de la fatalité du deſtin. On ne ſavoit ce qu'on devoit admirer davantage de ſon ame, ou de ſon corps; de ſon eſprit, ou de ſon cœur; de ſa ſcience, ou de ſa généroſité. Ferme ſans rudeſſe, magnanime ſans oſtentation, populaire ſans familiarité, compatiſſante ſans foibleſſe, prudente ſans puſillanimité, ſage ſans excès, elle offroit à la terre le ſpectacle d'une créature preſque parfaite. Mais, ô deuil! ô déſeſpoir! les deſtins n'ont fait que la

montrer, ainsi qu'une tendre rose qui germe, qui boutonne, qui s'épanouit; elle paroît avec éclat, & presqu'aussi-tôt elle succombe à la violence d'un orage qui la ternit, qui la fane, & qui la renverse...

Où trouver un pinceau assez délicat pour rendre au naturel toutes les graces, & toutes vertus qui firent un chef-d'œuvre de notre illustre morte? Graces dans la figure, graces dans la conversation, graces dans le maintien, graces dans les manieres, elle sembloit n'exister que pour revivre dans tous les cœurs. Vertus de tempérament, vertus de réflexion, vertus supérieures à toutes celles qu'on admire communément, elle n'agissoit que par des impressions toutes célestes. Son esprit étoit un trésor, son cœur un sanctuaire, son ame un ciel. Philosophe au milieu des grandeurs, grande au milieu de miseres de la vie, elles sembloit n'avoir rien d'humain, que des sentimens d'humanité...

Temple qui possédez maintenant ses dépouilles, félicitez-vous d'avoir les precieux

restes d'une mortelle qui ne travailla que pour l'immortalité, d'une femme qui n'eût de son sexe que la douceur & la modestie, d'une Ducheſſe qui ne connut de grandeurs que de celles de les mépriſer...

Et vous qui aujourd'hui ſpectateurs, & peut-être demain ſpectacle, aſſiſtez à cette lugubre cérémonie, n'eſpérez plus revoir jamais ſur terre une ame auſſi magnanime, auſſi vertueuſe que celle qui anima très-haute, & très puiſſante Dame, &c.

Il falloit des ſiecles pour la produire, & il en faudra pour la renouveller. Les tems s'épuiſent dans l'enfantement des Héros, & ne reviennent de cet épuiſement, qu'après une ſucceſſion d'âges & preſqu'un renouvellement du monde entier.

Delà cette penurie de grands hommes, cette rareté de mérite, qui n'offre qu'un grand vuide à nos yeux, & qui nous force à donner des éloges à la médiocrité même, & à mettre au nombre des vertueux, ceux qui n'ont pas de vice, à nommer génies, ceux qui ont à peine de l'eſprit.

Quel dommage! malgré la néceſſité d'avoir un Prédicateur de cet acabit, ſa poitrine s'altéra, & toutes les Tablettes, & tous les Syrops, ne purent lui rendre ſes forces & ſa vois; mais comme il n'y a preſque pas de malheur qu'on ne puiſſe réparer, il laiſſa quelques Chaires de la Capitale remplies de dignes imitateurs. Cependant le grand œuvre n'étoit qu'ébauché, il falloit abſolument éduquer certains Eccléſiaſtiques, & les maniérer. Notre merveilleux Abbé le ſentit, & il ne deſcendit de Chaire, que pour perſuader à ces Confreres de ſuivre les modes & de prendre le bon goût.

On ne ſait ſi ce fut ſon adreſſe à s'inſinuer dans les eſprits, ou l'heureuſe diſpoſition de ceux qu'il converti, qui le rendirent maître du champ de bataille; mais quoi qu'il en ſoit, il réuſſit ſans peine & ſans effort, & des Abbés ſe hâterent de fréquenter les cercles & les jeux. Ils devinrent douil-

lets comme des femmes & pouſſerent la métamorphoſe juſqu'aux vapeurs ; ils ne dormirent plus que ſur le duvet, ils ne ſe leverent plus qu'à midi, ils ne ſe nourrirent plus que de friandiſes, ils ne porterent plus que du velours & du ſatin, en un mot ils ſe pâterent, ſe parfumerent, ſe friſerent, & oſerent même avoir des boucles de brillans, des manchettes à dentelles, & à deux rangs.

Les rabats perdirent leur pâleur, & prirent la couleur du gros bleu, & choſe étonante, les auſteres Janſéniſtes & les dévots Sulpiciens, s'unirent enſemble pour adopter cette nouvelle mode. On vit donc des Eccléſiaſtiques confondus avec les gens du monde, & ils y firent le rôle de joueurs de galans; ils agacerent les plus jolie femmes, & ils le diſputerent aux plus élégans petits maîtres en graces & en gentilleſſes.

Les Evêques, toujours attentifs à maintenir la diſcipline, ſe plaignirent, & s'efforcerent d'arrêter les effets d'un

Papillotage auſſi outré: mais leurs avis & leurs ménaces n'aboutirent qu'à exciter de l'admiration de la part des bons Eccléſiaſtiques, & des railleries de la part des indociles & des volages.

Triſte coup d'œil pour des hommes ſcrupuleux! mais heureux recits, pour un pere qui voyoit enfin ſes projets accomplis! Brillant tableau! aux yeux d'une mere qui ne ceſſoit de vanter les exploits de ſes généreux fils. Peut-être que ſi ces précieux enfans euſſent paru un ſiecle plutôt, ils n'auroient pas gagné un pouce de terrein; mais qu'importe? On ne juge des affaires que par l'événement; & quoique les eſprits fuſſent diſpoſés à recevoir ces nouveaux venus, ils n'en ſont pas moins dignes d'éloges & d'admiration.

Mais qui ſe ſeroit attendu à voir les Moines mêmes ſuivre ces exemples! Cependant la choſe arriva; & les cloîtres furent redevables de cette ſingu-

liere métamorphoſe, au jeune Florimene, qui ſe fit Religieux dans un Ordre où l'habit eſt élégant. Il en tira tout le parti qu'on pouvoit en eſpérer. Il ſe papillota, il ſe poudra, il s'ajuſta. Ses vêtemens le diſputerent à la blancheur de la neige, & ſes manieres à celles d'un homme de Cour, au point que les autres Ordres le fixerent, & crurent ne pouvoir mieux faire que de le copier. Quel coup d'œil! On apperçut je ne ſais combien de perſonnages morts au ſiecle, revivre au monde par une affection & des airs extraordinaires. Ceux qui ne portoient que de gros draps, endoſſoient l'étamine; ceux qui étoient à peine chauſſés, prirent des bas de ſoie; les uns changerent leurs corroies pour des boucles d'argent, les autres troquerent leurs feutres pour des caſtors; ceux-ci couperent leur barbe & laiſſerent croître leurs cheveux, ceux-là malgré l'épaiſſeur de leur froc, & l'hor-

reur de leur accoûtrement, ne se servirent que des plus beaux mouchoirs de l'Inde, & poussèrent la sensualité jusqu'à les parfumer.

Il seroit difficile d'imaginer combien cet événement fut rapide. En moins de six ans, tout fut changé, & il n'y eut que les strictes observateurs de la régle qui ne consentirent point à ses charmantes innovations; mais comment les regarda-t-on? Leur zèle fut traité d'enthousiasme, leur régularité de folie.

Ainsi tout se ressentit des modes introduites par le trop aimable Florimene, & il faut avouer qu'il n'y avoit qu'un Religieux de cette espece capable de les introduire. Un Bénédictin étoit trop lugubre pour le tenter, un Cordelier trop sans façon pour l'insinuer, un Capucin trop pénitent pour le proposer.

Bientôt les réfectoires se changerent en Salles, où l'on ne cessa de donner

des repas somptueux aux Séculiers, où l'on fit pétiller le champagne, où l'on égaya les propos, & où l'on fredonna des chansons. Les Bibliothéques devinrent des déserts, où les rats prirent sans crainte leurs ébats, & les brochures courantes remplacerent les *infolio*. Les Cellules furent jugées incommodes & mal-saines, & on leur substitua des chambres élégantes, ornées d'estampes, de lits à la mode, de dorures & de cheminées; & les promenades publiques, qui l'auroit cru: furent l'endroit où les Cénobites vinrent se mêler avec les femmes du monde & passer leurs heures de recréation. L'Office se dit à la hâte, & sous prétexte que les forces de l'homme ont diminué & qu'on manque de Sujets, on ne se leva plus la nuit & on ne jeûna presque plus. Le maigre incommoda, & le gras devint aussi commun parmi ceux qui avoient fait vœu de n'en point manger, qu'au milieu du monde.

Ainſi les Cloîtres perdirent cet air morne & lugubre, qui n'inſpiroit que la pénitence; ainſi les Religieux qui adopterent ces modes, ne furent plus connus pour tels que par la forme du capuchon, qui eſt encore le ſymbole monaſtique, mais qu'on cache & qu'on rétrecit autant qu'on peut; ainſi le monde ſe trouva dans le ſein même de ceux qui y avoient renoncé; les vœux parurent moins des obligations que des diſpenſes, & tout, juſqu'aux ... prit un air d'élégance & de mondanité.

Le Papillotage acquéroit donc chaque jour des diſciples, lorſque l'épaiſſe Finance commença à ſe remuer, & à goûter le nouveau genre de vie qui s'introduiſoit de toutes parts.

Perſonne n'ignore que les Maltotiers, preſque auſſi maſſifs que leur or, ſe contentoient autrefois d'ouvrir de tems en tems leurs coffres-forts, & d'y contempler leurs écus. C'étoit tout leur plaiſir. Soit qu'accoutumés

par leur extraction, à une vie groſſiere & meſquine, ils n'euſſent ni goût, ni manieres, ſoit qu'aſſez fins pour ne pas faire appercevoir leurs richeſſes au public, ils vouluſſent maſquer leur fortune & leurs gains, ils ne connoiſſoient ni la ſenſualité, ni la volupté. Leurs airs étoient preſque ruſtiques, leur table bourgeoiſe, leur habillement gothique, leurs maiſons ſans ornement & ſans commodité. Mais quel miracle.

L'élégante fille du Marquis de Florimene, prend pour époux un vieux Financier, riche à millions, & dès la premiere année du mariage, on dépenſa onze cens mille livres en fêtes, en équipages, en garde-robe, en ameublemens. On apprend au bon homme, qui n'avoit d'eſprit que celui de calculer, que l'or entaſſé n'a pas plus de mérite que les pierres, que la vie eſt trop courte, pour ne pas s'empreſſer d'en goûter les plaiſirs, & que c'étoit le comble de la félicité de pouvoir ſe les procurer.

La nouvelle Epouse étoit belle, & elle savoit assaisonner ses remontrances de tant de charmes & de graces, qu'il n'y avoit pas moyen de résister. Le bon-homme eut beau objecter son âge & son économie, alléguer les difficultés qui lui en coûteroit pour prendre un nouveau genre de vie, & pour entrer dans le monde dans un tems où l'on pense communément à en sortir, il fut obligé de se rendre. Il est vrai que sa femme l'assura qu'il seroit dispensé d'assister aux festins qu'elle donneroit, & qu'elle se proposa pour faire avec ses amis tous les fraix de la représentation. On exigea simplement de lui qu'il consentît à dormir sous des lambris dorés, à ne plus voir que des livrées brillantes, au lieu des habits obscurs dont ses valets étoient couverts, à ne plus s'habiller que selon les saisons & le nouveau goût, à oublier enfin ses jambes & sa béquille, pour se laisser pompeusement traîner dans un brillant équipage.

On lui apprit l'alphabet de l'opulence & de la grandeur, qui consiste à dire, *mes gens*, à ne jamais appeller sa femme que *Madame*, & sa mémoire, quoiqu'embrouillée sur tout ce qui n'étoit point calculs, retint aisément ces mots.

Cette métamorphose aussi singuliere que subite, ne manqua pas sans doute d'exciter des railleries de la part des uns, & des applaudissemens de la part des autres. Chacun ne parloit que de cet événement, tandis que les confreres du personnage qui se donnoit en spectacle, ne savoient s'ils devoient imiter, ou blâmer. La circonstance étoit sans doute délicate. Restoient-ils dans leur premiere situation, ils passoient pour avares, pour gens incapables de fréquenter la bonne compagnie, & d'être maniérés, ils se fermoient l'entrée aux grands mariages & on les montroit au doigt; arboroient ils la magnificence & se mettoient-ils à la

mode, ils risquoient d'exposer leur fortune aux yeux des clair-voyans, & ils en craignoient les sujets. Terrible combat! Cruelle alternative!

Pendant ces syndéreses & ses perplexités, la nouvelle Financiere visitoit toute la haute Maltote, & laissoit par-tout des traces de ses graces & de ses parfums. On ne cessoit de se récrier sur l'éclat de sa personne, sur le brillant de ses équipages, sur le bon air de ses gens, & ce cri étoit si universel, que les avares les plus invétérés, que les hommes les moins susceptibles d'agrémens ne murmuroient que tout bas. Enfin les écailles tomberent, & l'on vit clair. On vit qu'un argent inutile perdoit toute sa valeur, & qu'en l'employant à la parure & au faste, on se procureroit des épouses de qualité, on tiendroit à la premiere noblesse, & qu'alors on acquéreroit des protecteurs, qui serviroient dans le besoin.

Tous les Traitans en conséquence changerent de syſtême dans le même mois. Ils ſortirent du ſein de cette opulence ſourde, dont on ne s'appercevoit pas, pour embraſſer une vie ſomptueuſe & bruyante, & ils parurent ſur le théâtre du monde, auſſi leſtes & auſſi pimpans que des Comtes & des Marquis. Quelques-uns parurent d'abord gênés, embarraſſés; mais ils prirent des Maîtres, déjà il s'en trouvoit. Ainſi ils acheterent l'honneur de ſe préſenter avec grace, ils en avoient les moyens, & leurs maiſons devinrent des palais.

Ce ne furent plus que fêtes & feſtins, & tout le monde juſqu'aux premiers Seigneurs, ſe fit gloire d'aller prendre la ſoupe du Financier; mais la ville parut trop reſſerrée pour l'eſſor que Meſſieurs les Traitans oſerent ſe donner. Ils couvrirent la campagne de châteaux, où des armoiries peintes & ſculptées les annonçoient de toutes

parts. Ce fut-là que des ſerres délicieuſes produiſirent dans tous les tems les fruits de toutes les ſaiſons, que de merveilleux potagers entrecoupés de canaux attirent l'attention de tous les curieux, que des allées pouſſées à perte de vue ſemblerent des forêts, & que des bâtimens qui paroiſſoient menacer le Ciel, déroboient aux yeux des voyageurs l'aſpect même de la capitale.

Telle fut l'époque où la Finance alla de pair avec la plus haute Nobleſſe. Combien les Marchands n'y gagnerent-ils pas? car il n'y avoit eu juſqu'alors que le Militaire, l'Abbé, l'homme de Cour qui brilloient, & tous ces Meſſieurs ne payent pas ſouvent.

Il ſemble qu'après ces progrès la Nation devoit être entiérement maniérée, & que le Papillotage n'avoit plus de victoires à remporter; cependant il en reſtoit une importante pour conſommer l'œuvre, s'il eſt vrai, comme

personne n'en doute, que les Religieuses forment un corps considérable dans l'Etat, & qu'elles sont les êtres les plus propres à introduire des usages, à persuader & à servir de modèles. Elles élevent la jeunesse, elles vont à toute heure au parloir, elles écrivent sans cesse, & on croit volontiers à leurs paroles & à leurs lettres.

La fille du Marquis destinée à cette entreprise, se hâta de postuler, & de prendre le voile. Elle trouva déjà toutes les bonnes Sœurs occupées de la révolution qu'excitoient les modes, comme d'un événement qui étoit une nouvelle. Leurs conversations ne rouloient que sur les manieres, les tons & les airs, que toute personne qui vouloit plaire étoit absolument obligée de prendre.

Sœur *Sainte Rosalie* se répentoit d'être Religieuse dans une circonstance où elle eût pu donner tout l'essor à son goût pour la parure; & la Mere *Sainte*

Ger-

Gertrude penſoit que ſon viſage déjà ridé reprendroit ſes anciens charmes, ſi la guimpe étoit au moins plus fine, & le voile plus élégamment arrangé; mais c'étoit le grelot; perſonne n'oſoit l'attacher.

On craignoit les ſeptuagénaires, & il y en avoit bon nombre, c'eſt-à-dire, ces graves ſybilles qui ſe faiſoit repréſenter chaqu'année la poupée de la Communauté, figure entiérement habillée comme l'Inſtitutrice, & qui auroient cru apoſtaſier d'y ajouter ſimplement une épingle; ou d'en retrancher un pli.

Il n'y avoit que l'inſinuation, & l'aſſiduité auprès de ces Meres ſempiternelles; qui puſſent les gagner, ou du moins les rendre tolérantes ſur l'article des modes. La jeune Florimene le ſentit, & elle employa ce moyen; mais ce ne ſut ni pendant ſon noviciat, ni même la premiere année après ſa profeſſion. Elle eût alors infaillible-

ment passé pour un petit organe de Satan, & pour Satan lui-même, qui venoit tenter Eve dans le Paradis Terrestre. Elle dissimula donc, elle attendit; & lorsque le tems fut venu, elle commença par dire que les Religieuses où les Pensionnaires se manieroient, avoient beaucoup plus de sujets, & que le monde vraiment bizarre prenoit pour méthode, de ne plus affectionner d'autres Communautés que celles où l'on ne s'effarouchoit point de la parure & des modes.

Ces premieres paroles ne firent nulle impression; mais comme elles furent souvent répétées, & avec beaucoup d'adresse, elles eurent une partie du succès qu'on en attendoit; & pour achever l'ouvrage, on engagea les bonnes Meres à permettre qu'on representat la Tragédie d'Ester. Cette piece plut, & la parure qu'on employa pour cette fête, apprivoisa les vieilles Religieuses avec les plus brillan-

tes couleurs, & tout l'attirail du siécle. Il fallut leur montrer jusqu'aux moindres rubans, jusqu'aux moindres ajustemens dont on se servoit; & enchantées de la complaisance avec laquelle on satisfait leur curiosité, elles convinrent enfin que les modes donnoient beaucoup de grace, & que celles-là étoient plus élégantes, que la maniere dont on les paroit dans leur jeunesse.

Les choses en étoient-là, lorsque l'Abbesse du couvent, accablée de langueurs & d'années, termina sa carriere par une foudroyante apoplexie, & fit place à la belle *Olimpe*, qui fut élue. Circonstance heureuse; & qui devint l'occasion d'un changement universel. La nouvelle Abbesse ayant commencé par accabler de présens & de caresses les Religieuses qui composoient son conseil, manifesta clairement son goût, pensant avec raison que la reconnoissance autant que la complaisance les engageroient à déférer à ses

volontés; elle ne se trompa point. On trouva que *Madame*, étoit charmante, que tout ce que *Madame* désiroit étoit raisonnable, que tout ce que *Madame* faisoit étoit au mieux, que tout ce que *Madame* disoit étoit assaisonné de graces, d'esprit & d'équité, & les parloirs retentissoient de ces expressions.

Bien des Abbesses eussent cru que ces aveux suffisoient pour se livrer à toutes leurs fantaisies; mais celles-ci fine & subtile présuma avec raison qu'il falloit autre chose que des complimens, pour changer l'esprit de toute une maison; & afin de faire tout en régle, elle assembla le Chapitre, qu'elle eut grand soin de prévenir par mille attentions envers toutes les Religieuses.

C'étoit un spectacle de voir tout un essain voilé se réunir pour approuver la mondanité d'une Abbesse, sous prétexte de réformer des abus. Les vieilles à la droite paroissoient des signes en guimpes & en bandeaux, & les

jeunes à la gauche reſſembloient à des hirondelles qui ne cherchent qu'à voltiger & à gazouiller. Les Conſeilleres & les Diſcrettes lurent tour-à-tour les Chroniques de l'Ordre & les Statuts, & ſi-tôt que cette lecture fut finie, l'Abbeſſe s'exprima ainſi:

Sans doute ces Réglemens furent autrefois dictés par la plus haute ſageſſe; mais comme les ſiecles ne ſe reſſemblent pas, & que ce qui eſt decent dans l'un eſt ridicule dans l'autre, on peut ſelon les tems, les lieux & les circonſtances, changer quelque choſe à des Statuts qui n'ont été faits que conformément aux coutumes des âges paſſés. Vous ſavez, nos très-cheres Meres & nos trés-cheres Sœurs, que l'habit ne fit jamais le Moine, & je crois que dans des jours comme ceux-ci, où la vertu ſemble effaroucher les gens du monde, il faut éviter toute ſingularité, & parer autant qu'on peut cette même vertu, pour qu'elle paroiſſe aimable. Cependant je ne veux rien faire que de votre avis, car je

connois votre prudence & votre capacité, & ces sentimens ne seront point passagers. En tout vous me verrez prête à seconder vos desirs, & à vous accorder tout ce qui dépendra de moi pour votre satisfaction & pour vos besoins.

Après ce prélude, on délibéra sur ce qu'on devoit changer, & l'on proposa d'employer dorénavant des étoffes plus fines, & des voiles moins épais; de mettre les guimpes dans le bleu, & de porter des tabliers blancs; d'avoir des queues traînantes qu'on retrousseroit avec une agraffe d'argent hors du parloir, du Chapitre & du Chœur; d'employer soixante-six épingles pour l'habillement de chaque Religieuse. Cette circonstance pensa faire un schisme, les unes en vouloient ce nombre, & les autres prétendoient que quarante devoient suffire; mais comme c'étoit une affaire de calcul, l'Abbesse ordonna à la Mere dépositaire d'examiner tous les plis & replis

de la robe & du voile, & de ſuputer. Le réſultat fut pour les ſoixante-ſix épingles, & chaque Religieuſe applaudit; mais on établit que les Sœurs Converſes n'en employeroient que trente, & que ce ſeroit une marque de diſtinction. On permit un ſeul miroir de poche, comme étant plus modeſte, & néceſſaire lorſqu'on ſe rend au parloir. On agita enſuite la queſtion du ſilence, & l'on opina pour un quart-d'heure chaque jour, en ajoutant que ſi cette pénitence paroiſſoit trop rigoureuſe, la révérende Mere Abbeſſe ſeroit maîtreſſe de l'abréger.

Quant à ce qui concernoit cette très-aimable Supérieure, il fut ſtatué qu'elle ſeroit maîtreſſe de ſe procurer toutes ſes commodités, qu'elle ſe ſerviroit de manchon pendant l'hiver, d'éventail pendant l'été, qu'elle ne ſeroit tenue d'aſſiſter à l'Office que les Dimanches & les Fêtes, & que ſa ta-

ble ſeroit compoſée des Religieuſes qu'il lui plairoit.

On nomma enſuite une Mere Confeſeuſe, & on la chargea d'entretenir les parloirs de bombons & de biſcuits, & de préparer continuellement des ſyrops pour le Confeſſeur & le Chapelain.

Ces Réglemens ayant été lus, furent unanimement approuvés, à l'exception d'une ſeule qui proteſta contre, & qui a été regardée comme diſcole le reſte de ſes jours.

Un vainqueur ne ſort pas du combat avec plus de gloire & de ſatisfaction, que notre Abbeſſe ſortit du Chapitre. Tout annonçoit ſon triomphe & ſa joie. Elle employa ce premier moment où ſon cœur palpitoit encore, à écrire à la Marquiſe ſa mere le ſuccès de ſes travaux. Cette Lettre qu'on a conſervée avec ſoin, eſt conçue en ces termes:

Madame & très-honorée Mere,

Enfin je suis autorisée par acte capitulaire, à introduire dans ma Maison toutes les Modes qu'il me plaira. Les Vieilles même dont je craignois la résistance, ont souscrit joyeusement à mes volontés. Il est vrai que depuis ma nomination, je n'ai cessé de les combler de politesses & de présens. Elles n'ont pas vu quel étoit mon objet, & tout s'est terminé comme je le désirois, sans éclat & sans affectation.

Jose dire, sans me flatter, que toute autre Abbesse y eût echoué. Vous nous verrez donc désormais dégagés de tout ce attirail lugubre, qui nous donnoit un air austere & farouche. Nous ne serons plus des Sœurs & des Meres, mais des Dames, dont l'élégance & la propreté charmeront les yeux. Vous ne pourriez vous empêcher de rire à l'aspect de la métamorphose qui se fait maintenant dans l'Abbaye. Les vieilles supplient les Jeunes de les arranger selon le nouveau goût, & les Jeunes ne ces-

sent de venir me consulter, afin que nous soyons au moins toutes uniformes dans la maniere de nous ajuster. Je ne vous attends qu'au commencement de l'autre mois; c'est-à-dire, vers le tems où les Tailleurs & les Ouvrieres auront fini nos robes & nos voiles. J'espére que vous trouverez tout de votre goût, & que vous vous reconnoîtrez vous-même dans tout ce que j'aurai prescrit.

Notre Abbaye, comme très-célébre, sera sûrement bientôt prise pour modele, & j'aurai la gloire de voir plus d'un Couvent nous imiter. J'en ressens un plaisir indicible par celui que cela vous causera, n'ayant pas une plus grande satisfaction que de pouvoir vous marquer le profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Ce 13. Mai 1722.

Votre très-humble & très-obéissante servante & fille,
*l'Abbesse d****

La réponse à cette Lettre peint la Marquise au naturel, & j'ai cru devoir l'insérer ici comme un monument de sa passion pour tout ce qui avoit rapport aux Modes.

Ah! que je suis charmée, ma chere fille, d'apprendre de vous-même jusqu'où vous avez poussé le zele & l'attention. Je ne me verrai donc plus environnée que de personnes qui auront du goût, qui connoîtront les usages du beau monde, & il sera vrai de dire que j'ai été le principe & le mobile de tous ces succès.

Votre Lettre m'a rendu la vie; car je ne vous dissimulerai point, que malgré l'esprit & l'adresse que je vous connois, je craignois qu'il ne vous fût impossible de réussir. Le Marquis est pénétré de joie, & vos freres n'ont pu contenir leurs transports. Ils viendront tous avec moi vous faire leur compliment.

Je vous envoie des tabatieres à la nouvelle mode, pour vous & pour vos Dames

& je vous recommande de bien les saluer toutes de ma part, comme des personnes qui me sont devenues infiniment cheres, depuis qu'elles ont suivi vos conseils. Je bats les buissons pour vous trouver des Pensionnaires, & vous n'en manquerez surement pas. Ordonnez qu'on mette moins de sucre dans vos confitures séches, cela est essentiel. Adieu ma chere fille, je suis à jamais votre affectionnée mere,

La Marquise Florimene.

L'Abbesse lut cette Lettre en pleine Communauté & ce furent éloges sur éloges en l'honneur de la mere & de la fille. Quelle consolation, disoit l'une, d'avoir une Supérieure d'un mérite aussi rare ? quelle gloire, disoit l'autre, de voir à notre tête une personne issue de parens si dignes de respect & d'amour !

Bientôt les anciens parloirs ne furent plus supportables, & l'on en con-

ſtruiſit d'autres, où l'élégance de l'architecture & des ornemens ſe fit appercevoir. Bientôt Madame eut ſa table particuliere, où elle n'appella que ſes bonnes amies, & elle vécut étrangere au milieu de ſes propres Sœurs, beaucoup plus livrée aux perſonnes du dehors qu'à celles du dedans; bientôt des migraines & des inſomnies ſe ſuccéderent ſans interruption, pour diſpenſer l'Abbeſſe de tout Office, pour l'engager à appeller continuellement les Médecins, à prendre ſans ceſſe des bouillons & des ſyrops, & pour lui permettre de paroître au parloir en manteau de lit, en cornettes de nuit, en mouches & en fontanges; bientôt des chiens de toute eſpece, & des oiſeaux de tout ramage & de toutes couleurs, ſervirent de paſſe-tems, & les cartes mêmes furent employées à diſtraire des vapeurs, car cette nouvelle maladie devoit néceſſairement achever le portrait.

Les Tourrieres du dehors firent plus de cent courſes, & plus de cent fois elles furent grondées, avant d'avoir rencontré une étoffe capable d'habiller *Madame*. On eût pris de la ſoie ſi on eût oſé, mais la métamorphoſe eût été trop conſidérable, & l'on ſe contenta du plus beau voile. On chercha partout des Tailleurs, & parmi dix neuf il n'y en eut qu'un aſſez heureux pour bien prendre la taille de la divine Abbeſſe, & pour donner à ſa robe les graces qu'elle exigeoit. Il lui fallut chaque jour deux paires de gants, & afin d'immortaliſer ſon bon goût, elle imagina la mode de faire des nœuds, mode qui paſſa juſqu'à la Cour, & qui ſert à relever la beauté de la main, & l'agilité des doigts.

Les Religieuſes apprivoiſées avec toutes les belles manieres, ne tarderent point à être citées & imitées, à l'exception des Viſitandines, des Urſulines, des Clariſtes, des Hoſpitalieres, des

Carmélites, qui réſiſterent au torrent des modes, mais qui furent miſes au rebut comme des perſonnes ſans eſprit & ſans goût, & qu'on affubla de tous les ridicules de la fauſſe dévotion, & de toutes les ſimplicités du Cloître; il y eut auſſi pluſieurs Monaſteres de Bénédictines & de Bernardines qui s'en tinrent à leur régle.

Quant à la ſœur de l'Abbeſſe, qui reſta dans le monde, & qui ne voulut point ſe marier, afin d'apprendre aux Demoiſelles une nouvelle maniere d'obſerver le célibat, elle ſe donna toutes les libertés poſſibles. Elle eut à la campagne des comédies, à la ville des petits ſoupers, & tout le monde y alla; elle tint les propos les plus réjouiſſans, & chacun les écouta. Enfin elle accoutuma ſi bien les oreilles & les yeux à tout ce qu'elle voulut dire & faire, qu'on blâma les filles qui ne l'imitoient pas, & qu'on vit inſenſiblement l'état de Demoiſelle former un état, & de-

venir la condition la plus voluptueuſe, & la plus agréable.

On vécut ſans ſcrupule avec un bon ami qui prit ſoin des affaires, & qui ſe chargea quelquefois de donner des conſeils, & on eut des eſſains d'amans, qui comme des papillons ne ceſſerent de voltiger & d'amuſer, & qui d'un jour à l'autre ſe brouillerent & ſe raccommoderent, afin de rendre le plaiſir de l'entrevue plus vif & plus piquant. On ioua tous les rôles, & ſur-tout celui de capricieuſe, comme le plus capable d'intéreſſer & d'attacher: Qu'y a-t-il de plus aimable en effet, que de voir une perſonne faire tout à la fois la pluie, la grêle, le beau tems, imiter enfin par ſon inconſtance & par ſes variétés les changemens des lunes & des ſaiſons?

C'eſt donc depuis cette époque que de vieilles Demoiſelles, qu'on ſuppoſe toujours dans la fraîcheur du premier âge, & dont les années, comme les

nombres de piquet, ſe comptent toujours par vingt-neuf juſqu'à ſoixante, portent les couleurs les plus vives, agacent les jeunes gens, ont des amis ſecrets, dont elles achetent la complaiſance & la ſociété, & jouiſſent à l'extérieur des honneurs de la virginité.

Ces ſortes de perſonnes, qui n'étoient ni femmes, ni veuves, s'appelloient jadis Dévotes, & vivoient en conſéquence dans une certaine obſcurité; mais la fille du Marquis changea cette mode importune, & il faut avouer que certaines dévotes ne contribuerent pas peu, par leur vanité, leurs médiſances, leur humeur, à faire redouter leur état comme l'aſyle de l'hypocriſie; de ſorte qu'on aima beaucoup mieux afficher la mondanité la plus outrée; que de ſe faire un maſque de la vertu même.

Ce n'eſt pas que ces Dévotes ne participaſſent aux Modes: perſonne n'ignore qu'elles ont le ſecret de don-

ner des graces à l'étamine même; qu'elles emploient ordinairement le brun comme un fard propre à relever leur teint, & qu'elles ne manquent jamais d'égayer leur retraite par des visites fréquentes de leurs Directeurs qu'elles nourrissent de tout ce qu'il y a de plus exquis; mais malgré toutes ces douceurs, & tout ce raffinement de cette dévotion, cette sorte de vie est toujours gênante, & la fille du Marquis jugea qu'il falloit autant se damner en fille du monde, qu'en Dévote affichée.

Son Hôtel, car elle en acheta un magnifique, devint le rendez-vous des beaux esprits. Elle eut des jours affichés pour traiter les Académiciens, les Artistes & les Etrangers; & quoiqu'elle ne connût ni les Sciences, ni les Arts, ni les Pays qui entourent la France, cela n'empêcha point qu'elle ne passât pour très-savante, & que les Philosophes ne s'escrimassent contre tous ceux qui n'avoient pas le talent de l'ad-

mirer. Il eſt vrai qu'elle ſavoit peut-être une cinquantaine de phraſes recherchées, deux cents mots nouveaux, & que ſon ton étoit déciſif & tranchant.

D'ailleurs tout étoit ſignificatif dans ſa perſonne, & l'on appercevoit des graces juſques dans le plus petit mouvement de ſes lévres & de ſes doigts. Sa maniere d'agiter ſon éventail, ſa façon de ſe preſenter, annonçoient une perſonne extraordinare, qui devoit néceſſairement avoir du génie. On l'interrogeoient comme l'Oracle de Calcas, & tous les Paraſites beaux eſprits ne manquoient jamais d'exhaler la réponſe telle qu'elle fût, & de lui prêter un ſens merveilleux.

Bientôt il ne fut plus queſtion que des ſaillies de Mademoiſelle de Florimene, & des charmes qu'on trouvoit dans ſa converſation. Son jugement ſur le mérite des Ouvrages & des Auteurs fit autorité. L'Abbé de*** vint régulierement lui lire ſes Sermons &

ſes Comédies, & le Chevalier de****, pour faire valoir ſes Chanſons & ſes Poëſies, la conjura de les approuver.

Il y avoit du moins un avantage chez Mademoiſelle de Florimene, c'eſt qu'on n'y jouoit preſque pas. Elle en ſavoit aſſez pour connoître que le rôle de joueuſe ne s'allie point avec celui de ſavante, & elle vouloit ſoutenir le perſonnage *de la Femme Docteur*.

Cependant elle toléroit les cartes, & elle trouvoit bon qu'on en fît une partie comme un uſage que la mode autoriſe, & qu'on ne peut dédaigner, ſans pécher contre le bel uſage & contre le bon goût.

Ses freres venoient fréquemment la viſiter, & ils s'en retournoient toujours avec quelques nouveaux tours de phraſe, & quelques nouveaux termes qu'ils avoient appris au milieu du cercle où leur ſœur brilloit. Avantage ſans doute pour des Cavaliers qui n'avoient pas le tems d'étudier, & qui devoient ſe

faire admirer dans tous les endroits où ils paroissoient!

Quant au pere, il s'applaudissoit à la vue de tous ces succès, mais ses desirs n'étoient point encore entiérement satisfaits. Telle est l'ambition. Il lui reste toujours quelque chose à désirer. Il crut devoir étendre sa sollicitude jusques chez les nations étrangeres. Ce n'est pas qu'il connût les différens Pays, mais les échantillons qu'il envoyoit dans Paris, lui persuaderent que tout ce qui n'étoit pas François, avoit grand besoin d'être maniéré. En cela il ne se trompoit pas.

En effet, les Italiens sans propreté, comme sans gentillesse, ignoroient absolument l'art du savoir vivre; les Allemands, trop épais, n'avoient pu jusqu'alors prendre cette élégance, qui caractérise l'homme bien né; ils croyoient devoir plaire, en ne parlant que d'armoiries & de quartiers, de titres & d'alliances. Les Anglois, atra-

bilaires & mornes, mettoient leur gloire à mépriser le reste des hommes, & à vivre dans une défiance & dans une réserve qui leur donnoient les manieres les plus gênées, & l'air le plus guindé; les Hollandois affectoient de passer pour grossiers & pour originaux, & ils ne faisoient consister l'agrément de la société que dans l'usage de fumer; les Russes, quoique réformés par Pierre le Grand, & les Sarmathes par Jean Sobieski, ne connoissoient ni le goût, ni la délicatesse, & languissoient sous le faix de leur grandeur; les Danois, & les Suédois cherchoient à savourer les douceurs de la vie, mais ils ignoroient les moyens qu'il falloit employer; les Espagnols & les Portugais aimoient mieux végéter, que d'emprunter des autres Nations une agréable façon d'exister.

Comment venir à bout de changer ces mœurs? Comment faire entendre le langage du goût & de la civilité à

des Peuples, dont les uns barbares & les autres groteſques, paroiſſoient incapables d'éducation? C'étoit ici le chef-d'œuvre du Marquis; & il faut avouer qu'on attendoit cette révolution pour couronner ſes ſuccès.

Que fera-t-il dans cette circonſtance? Compoſera-t-il un livre ſur le ſavoir vivre qui circulera chez toutes les Nations? Mais peut-on même aſſurer qu'il ſera lu? Ira-t-il lui-même en perſonne prêcher les modes, & les inſinuer? Mais n'a-t-il pas à craindre que ſon abſence ne nuiſe à ſon propre Pays, & que la France, qu'il vient de maniérer, ne retombe dans ſon engourdiſſement? Il n'y avoit pas d'autre moyen que celui d'envoyer un de ſes fils, & il le met en uſage. Les grandes ames ſaiſiſſent toujours le vrai. Bientôt ſon aîné eſt arraché à la Cour dont il faiſoit les délices, & il part pour viſiter les Nations, & les reſondre. Il

est décidé, & ce sont des décisions réfléchies, que son exemple convertira, & qu'en matiere de modes, rien n'est plus éloquent que des manieres & des habits de goût.

On travaille en conséquence à toute force, & on emploie deux ans à préparer les équipages qui devoient transporter le réformateur de l'Europe entiere; on dore, on verniſſe, on velloute les caiſſes, & on garnit les velours de franges, de crêpines & de graines d'épinars; on fabrique une dormeuſe pour courir la poſte entre deux draps, l'on y place des poches & des tiroirs propres à contenir le plus élégant deshabillé. On aſſemble les Tailleurs les plus élégans, & on les met tout en œuvre, on cherche les parfums les plus exquis, les rubans les plus diſtingués, les bourſes les mieux imaginées, les bijoux les plus merveilleux, les dentelles les plus magnifiques, & on en fait des magaſins. En un mot, tout fut

di-

disposé avec un art extrême, avec une prévoyance inconcevable, afin d'attirer les regards de tous les Etrangers.

On voulut avoir les Postillons les plus lestes, & on les eut; on chercha les valets de chambre & les laquais les plus insolens & les mieux faits, & on les trouva; on donna des modeles de chapeaux, de coûteaux de chasse, de ceinturons, & on les exécuta; & lorsqu'on étoit prêt à monter en équipage, le Marquis & la Marquise embrasserent leur fils, & lui dirent avec toute la dignité possible les paroles suivantes:

Il n'y aura pas une gloire comparable à la votre, si vous réussissez; mais il faut épier les momens, & ne rien brusquer. Ne mépriſez extérieurement perſonne, d'autant mieux qu'on accuſe les François d'être mépriſans. Etalez avec élégance & légereté vos habits, vos manieres & vos airs; faites ſentir qu'on ne peut être aimable, qu'autant qu'on vous admire, & qu'on vous imite. Inſtruiſez tout le monde, en pa-

roissant vouloir vous instruire. Louez avec adresse les modes de l'Etranger, pour mieux faire valoir les nôtres. Soyez discret sur le sujet de votre voyage, & ne manquez pas de nous informer de tous les événemens. Ce que vous avez fait jusqu'ici à la Ville & à la Cour, nous est un sûr garant de ce que vous ferez dans les Pays éloignés. Le courage est un grand maître, & heureusement vous en avez. Descartes s'expatria pour enseigner des systêmes, & vous vous expatriez pour apprendre à vivre, & à jouir de la vie; l'un est sans doute bien plus noble & plus utile que l'autre.

Ménagez votre santé, puisqu'elle doit être si glorieusement employée. Nous continuerons de notre côté à entretenir le bon goût que nous avons inspiré. Nous vous disons adieu d'un œil sec, parceque cet adieu doit être le principe de grandes choses. Souvenez-vous que vous êtes notre fils, & nous sommes tranquilles.

Ne doutez pas, repliqua le Comte, *que je ne mette tout en usage pour répondre à vos soins, à vos dépenses & à vos désirs. L'amour des modes a tellement enflammé mon cœur, que je crois qu'il vaudroit mieux mourir que n'être pas maniéré. Je serai en garde contre moi-même, & je me défierai de la vivacité Françoise, afin de ne rien brusquer. Quand je verrai la moindre lueur d'espérance, je attendrai; quand je verrai une répugnance marquée, une incompatibilité insurmontable, je me retirerai.*

Je vous supplie d'être attentif à m'envoyer tout ce qu'il y aura de nouveau. Il ne faut souvent qu'un colifichet pour persuader une femme opiniâtre, & les femmes, là, comme ici, donnent le ton sur tout, lorsqu'elles sont jolies. Je ne manquerai point de leur faire ma cour, & pour peu qu'elles me trouvent aimable, ma parure leur plaira. Je vous souhaite une continuation de parfaite santé, & je ne me console

de notre séparation, que dans l'espérance de vous rejoindre avec des victoires que j'aurai à vous raconter.

Ce discours fini, il partit, & heureusement ce départ arriva au moment même qu'il pleuvoit, qu'il éclairoit, qu'il tonnoit; & les fouets qui claquoient, les valets qui crioient, annonçoient la marche la plus importante & la plus pompeuse, tandis que le Marquis & sa femme écoutoient tout ce brillant fracas avec un plaisir qu'on ne peut exprimer.

Bientôt on eut atteint les frontieres & traversé les Alpes, ces montagnes que l'or vient à bout d'applanir. On entra solemnellement dans Turin, où les habitans ingénieux & dociles voulurent bien suspendre leurs jeux de hasards, auxquels ils étoient fortement appliqués, pour accueillir l'aimable Etranger, que sa reputation avoit précédé. Ils l'admirerent, & il leur apprit à s'habiller avec goût, à mieux parler

François, & à être moins graves & moins dissimulés.

Milan ouvrit ses portes avec allégresse, quoiqu'au milieu de la nuit, & ne tarda point à goûter les charmes & la conversation du Comte, &, pour le lui prouver, elle osa, en dépit de toute la rubrique Italienne, donner des repas, en un mot, festiner.

Genes la superbe parut plier, & prendre un ton & des airs plus conformes à l'esprit de société; on commença à y rire pour la premiere fois; mais le deuil étant le symbole éternel de cette République, on ne put y introduire de nouvelles modes, que dans la maniere de se friser, de se présenter, & de converser. Les Genois convinrent, & c'étoit beaucoup, que les façons du Comte avoient un je ne sais quoi de si gracieux & de si engageant qu'on n'y pouvoit résister. Ils le louerent, & même ils le regretterent.

Lucques prit à son aspect le ton des grandes Villes; on y vit deux équipages, & un habit brodé. Cependant le Comte n'avoit encore rien insinué; mais les Lucquois, qui sont les Normands d'Italie, devinrent le sujet de son voyage, & tâcherent en conséquence de se franchiser. Les Dames désiroient avoir des échantillons de toutes les nouvelles modes, & il n'y eut que la modicité des revenus de la République qui fut un obstacle à ces dépenses. *Modene* consentit à faire venir de Paris un Maître de danse & un Pâtissier.

La *Toscane*, le berceau des Sciences & des Arts, applaudit à l'élégance de l'aimable François, & elle ne fit pas difficulté de copier ses habits. *Florence* apprit à connoître les vapeurs, & à s'en servir à propos; *Pise*, à étaler ses cheveux, & à les poudrer; & *Sienne* à parler gras.

Rome se révolta d'abord contre un personnage qui sembloit avoir dessein de lui donner le ton; mais les Dames, lasses d'une gravité qui les suffoquoit, persuaderent à leurs *Sigisbés* que ce ton étoit le plus commode & le plus agréable, & quelques Princes en conséquence prirent des dentelles, poudrerent leurs cheveux, affecterent un air semillant, parlerent avec moins d'emphase, & permirent à leurs maîtresses de sortir. Les Cardinaux mêmes devinrent moins cérémonieux & plus dégagés. On les vit fréquemment, & ils tinrent des assemblées.

Naples ne put se dépouiller de ses façons vulgaires, de son accent grossier, de son langage trivial; mais elle fit faire des caroſſes à l'imitation de ceux du Comte des livrées semblables à celles de ses gens, & quelques jolis cabriolets.

Venise, comme une Ville où l'on est presque toujours masqué, & où l'on

n'aime que la liberté, n'eut rien à imiter. Auſſi le Comte ſe borna-t-il à ſe faire des maîtreſſes, & il y réuſſit. Les Vénitiennes jalouſes de connoître un Etranger, & de le fêter, ſoupirerent de ne pouvoir prendre les mondes & les couleurs qui brilloient dans Paris; & pour s'en dédommager, elles le prirent tout entier, comme un homme propre à leurs amuſemens.

Le pere fut informé de ces circonſtances par cette Lettre de ſon fils. Elle eſt écrite de Trente.

Monſieur,

Enfin la métamorphoſe a lieu juſqu'à un certain point. On m'imite en me critiquant; déjà l'Italie n'eſt pas reconnoiſſable, & ceux qui ne veulent ni vivre, ni ſe comporter à la Françoiſe, ſavent du moins comment

on vit en France. Le tems est un grand maître, & il achevera ce que je viens d'ébaucher. J'ai vu Genes, Florence, Rome, & Naples, ces Villes orgueilleuses, me demander des conseils en fait de modes & d'usages, & je leur en ai donné qu'elles ont cru devoir suivre.

On veille à Turin, on soupe à Milan, on rit à Genes, on danse à Modene, on se poudre à Rome, on se frise à Naples; les femmes commencent à se faire voir dans toute l'Italie, & les maris n'observent plus leurs épouses.

Si j'avois voulu m'établir dans ce Pays, je serois très-avantageusement marié; mais je ne veux contracter d'engagemnnt que de votre choix, & sous vos yeux; d'ailleurs c'est, selon moi, un péché originel de n'être pas né Parisien.

Je vous prie de me faire tenir incessamment cinquante poupées, habillées selon le dernier goût, afin de les distribuer dans toutes les Villes où j'ai passé. Les premieres femmes de chaque endroit, Princes-

ſes & autres, attendent ces échantillons qui leur ſerviront de modeles.

Ne vous imaginez cependant pas, malgré les changemens que j'ai opéré, qu'un Italien vaut maintenant un François. Nous ſerons toujours les aînés de tous les Européens en fait d'élégance & de goût. Les Etrangers ont une defectuoſité radicale que tout l'art ne peut extirper; & je crois même que quand on les enverroit à Paris dès l'âge de ſix ans, ils ne prendroient jamais ce ton & cette légereté qui nous ſont naturels. Auſſi eſt-ce un bonheur inéſtimable d'être né en France, & ſur-tout à Paris où l'air même donne des graces & des agrémens.

Je voulois engager Meſſieurs les Italiens à faire éclairer leurs villes, & tout au moins les eſcaliers de leurs vaſtes Palais, à avoir des tables plus élégamment ſervies, des gens plus leſtes & plus propres; mais il n'y a pas eu moyen. Il en eſt des hommes comme des plantes qui ſe reſſentent toujours du terroir.

Je passe en Allemagne, mais puis-je espérer d'y réussir. N'importe, je ne perds point courage, & j'oserai tout tenter. Vous en serez le premier instruit, comme celui qui doit l'être à tous égards. J'ai l'honneur d'être, &c.

Je n'écris point à Madame, persuadé que vous lui communiquerez cette lettre. Je l'assure de mon respect, & mes freres & sœurs de mon amitié. Je vous prie de faire mettre dans la Gazette de France mes séjours & mes présentations dans les différentes Cours, cela donne un air d'importance qui en impose étonnement au public.

Cette nouvelle aussi agréable ne tarda point à se divulguer dans toutes les maisons du bon ton. Chacun admira le courage du cher Comte, & le combla d'éloges. On se figura que Paris alloit s'étendre jusqu'en Sibérie, & qu'enfin l'Univers deviendroit Parisien; & après plusieurs pour parler sur cet important objet, on délibéra qu'il ne falloit pas manquer d'informer le Com-

te du progrès de toutes les modes, & de lui en envoyer des échantillons; ce qui s'exécuta.

L'Abbesse voulut voir la lettre de son frere, & tous les Couvens aussi-tôt en eurent des copies. Chaque Réligieuse arrachoit des mains de sa Consœur l'Epître précieuse, la lisoit en pleurant d'allégresse, & béniſſoit le Ciel de ce qu'enfin une œuvre qui n'avoit pour objet que le bien public, n'étoit point traversée par Satan. On vint même à bout de persuader à un gros Chapelain qui n'osoit lire, crainte de trouver le venin Janséniste, que les Etrangers en seroient plus liés avec la Nation, s'il en prenoient les manieres & les modes, qu'il y auroit moins de jalousie & moins de guerre, & en conséquence il dit quelques prieres à cette intention.

Pendant qu'on s'occupoit ainsi du Comte & de ses travaux, il traversoit le Tyrol. Il ne fit que jetter un coup

d'œil sur Saltzbourg, ne le jugeant pas digne d'être policé, & il se rendit à Munich; il y fut accueilli avec distinction, & il admira la magnificence des ameublemens de l'Electeur, mais il ne trouva pas que l'élégance des habits y répondit. Il donna des desseins propres à guider les Tailleurs dans leur coupe, & après avoir endoctriné quelques femmes aimables sur l'article des modes, & leur avoir donné le nom des plus célébres Marchands de Paris, il continua sa route.

Vienne, qui le croiroit, se livra avec une espece de fureur au plaisir de le copier. A peine parut-il à l'assemblée, où selon la coutume toute la premiere Noblesse se trouvoit qu'on l'admira, qu'on l'entoura, qu'on le complimenta, qu'on le questionna. Il dut dire & l'adresse & le nom de son Tailleur, & dès le lendemain les Ouvriers furent appellés, & on leur enjoignit dans les termes les plus forts, de considérer le Gen-

tilhomme François nouvellement arrivé, & de le prendre pour modele dans la maniere de coëffer, de vêtir & de chauſſer.

Les anciens Seigneurs eſclaves des rubriques Eſpagnoles, gémiſſoient de cette innovation, & croyoient déjà les Loix de l'Empire renverſées ; mais les jeunes gens l'emporterent, & *Vienne*, excepté un air de ſolemnité qu'elle ne perdra jamais, devinrent un diminutif de Paris. Les femmes y parurent également & richement habillées, & elles firent des révérences avec un peu moins de contrainte & de hauteur.

Le Comte eût bien voulu abolir ces diſtinctions ridicules de premiere, ſeconde & troiſieme Nobleſſe, mais les *Excellences* jetterent les hauts cris, & il fallut laiſſer les choſes ſur l'ancien pied.

Il reſtoit encore la Pologne & la Ruſſie à parcourir, & notre Héros eut

le courage de l'entreprendre. Disons mieux, il fut dans cette occasion le martyr des modes, & de la volonté de ses parens; car il dut, tout délicat & tout brillant qu'il étoit, passer plusieurs nuits dans des étables qu'on nomme cabarets, & y dormir au milieu des animaux; il dut faire des journées presqu'entieres sans trouver ni eau, ni pain, passer à travers des cloaques décorées du titre de Villes, & où les Habitans paroissent moins des hommes que des bêtes.

Cependant il ne se rebuta pas, & il pénétra jusqu'au cœur de ces tristes pays. Il y trouva des Seigneurs qui ne connoissoient de grandeur que celle d'avoir à leur suite des multitudes d'Esclaves, qui sembloient des Spectres, qui passoient les jours à se prosterner aux pieds les uns des autres, & à se déchirer, & à boire à la santé de tous leurs alliés & de tous leurs ayeux; qui rouloient dans des équipages délabrés,

& dans des rues où l'on risquoit de se précipiter à chaque pas, qui n'avoient dans leurs maisons, décorées du fastueux nom de Palais, ni chaises, ni cheminées, qui étoient obligés de porter leur couvert avec eux pour pouvoir dîner dans les maisons où on les invitoit.

Quel coup d'œil, & combien de représentations ne fallut-il pas employer, pour leur apprendre la maniere de vivre, & de jouir des commodités de la vie? Le Comte harangua, les Habitans du Nord aiment beaucoup les harangues, & enfin son discours énergique aboutit à faire donner des chemises aux Valets, à abréger de trois heures le repas qui en duroient six, à vivre avec moins de cérémonial, & à avoir des chaises propres à s'asseoir.

C'étoit bien assez, & même beaucoup dans un tems où l'on menaçoit d'ôter la vie à quiconque oseroit parler de la moindre innovation, dans un tems

où l'on murmuroit contre Pierre le Grand, parcequ'il avoit fait raser des barbes, & prendre des habits raisonnables. Il est vrai que si le Comte eût été moins insinuant, il étoit perdu; mais ses graces & sa douceur le préserverent de toute catastrophe, & il n'eut que des altércations à essuyer. Je ne sais comment il fit, mais il trouva moyen d'appeller à *Petersbourg* & à *Moscou*, des marchandes de modes, & des Limonadieres qui s'enrichirent, & qui par la suite devinrent des Dames de conséquence.

Il revint par la Suéde & par le Dannemark, où il laissa des traces de son bon goût. Les habitans lui parurent capables, & curieux d'imiter, mais il falloit les dégager de bien des préjugés, dont l'extirpation exigeoit beaucoup de tems & d'assiduité. Le Comte étoit trop pénétrant pour ne le pas sentir, & c'est par cette raison qu'il fit venir dans ces pays une colonie de Femmes de

chambre, & de Cuiſiniers. Les Gouvernemens s'y prêterent. Il paſſa rapidement en Hollande, mais ſans fruit. Les Habitans ſe contenterent de le ſuivre d'un œil fixe & ſtupide, & de ne dire mot. Il n'y eut que quelques jeunes Négocians à Amſterdam qui ſe baronniſerent, & quelques Nobles à la Haye, qui remarquerent ſon ajuſtement, & qui en donnerent la forme à leurs Tailleurs. On lui fit payer les intérêts de ſa bonne mine, de ſes manieres & de ſon cortége, dans tous les endroits qu'il parcourut, & après avoir ſemé les louis-d'or; il partit pour Londres dans un magnifique yacht.

Quel ſpectacle à ſes yeux que cette ville immenſe, où tout le monde affectoit un air ruſtique, & des façons anti-Pariſiennes, où une populace inſolente qualifioit de *chiens* tous les François, où l'on n'appercevoit que des habits de pinchinat & de gros drap, que de larges cravattes nouées, que des

perruques à bonnets, & des chauſſures qui ſembloient moins des ſouliers que des ſandales.

Ici le cœur du Comte palpita, & ſon courage fut ſur le point de lui manquer; mais ſe rappellant tout ce qu'il avoit fait, il reprit ſon ancienne ardeur, & il expoſa ſans détours aux Milords le ſujet de ſa miſſion. Les Anglois ſe piquent d'aimer la franchiſe.

Eſt-il poſſible, leur dit-il, ô généreux Seigneurs, que vous dont le goût pour les ſciences & les arts, eſt connu & admiré de tout l'univers, ſoyez auſſi indifférens ſur l'article de la parure & des modes? Pouvez-vous ignorer qu'on ne juge des hommes que par l'exterieur, & que de dehors engageans, & gracieux gagnent les eſprits, & ſéduiſent les cœurs? La France ma patrie, qui vous eſtime & qui vous honore, paroît un monde nouveau, depuis que ma famille a répondu ſur ſes habitans un air de gentilleſſe & d'élégance. Chaque étranger y accourt à deſſein d'admirer & d'imiter.

Si l'on étoit scrupuleusement asservi à ne s'habiller qu'à la maniere des anciens, on porteroient encore des moustaches, des fraises & des brodequins; mais puisque vous avez cru, ainsi que les autres nations, pouvoir vous dégager de cet accoutrement bizarre, pourquoi feriez-vous difficulté de prendre des façons, & des airs qui rendent l'homme sans contredit, plus social & plus charmant?

Le monde ne se perfectionne que par dégrès, & le reproche d'inconstance ne doit pas être une raison qui empêche d'arriver au mieux. La nature dont nous faisons partie, ne se soutient que par la variété. Elle nous donne chaqu'année le spectacle de quatre saisons, elle fait succéder la nuit au jour, & après avoir couvert la terre de glaces & de frimats, elle l'émaille des plus superbes fleurs.

Il n'y a point de pays où l'on apperçoive une jeunesse plus fraîche & plus brillante que dans celui-ci, & cette jeunesse toute radieuse qu'elle est, se trouve offusquée, défigurée par des habillemens sans goût, par

une maniere de vivre, si j'ose m'exprimer ainsi, tout-à-fait singuliere & gothique.

Que l'industrie Angloise le dispute donc dorénavant à l'industrie Françoise (elle est même capable de la surpasser) & qu'on voie déformais Londres, cette capitale de l'univers, se parer, se parfumer, & donner le spectacle du bon goût.

Ce discours fit l'impression que le Comte en attendoit, ses éloges décidérent une nation qui aime à être flattée, & qui se croit la premiere du monde. Ils donnerent dans le piege que la flatterie leur tendoit, & il fut décidé, malgré les cris de la populace, que les anciens conserveroient leurs usages, mais que les jeunes gens prendroient de nouvelles manieres, & de nouveaux airs, qu'ils porteroient à certaines heures & à certains jours des dentelles & des plumets, qu'ils échangeroient leurs cravates pour des cols, que leurs bras & leurs pieds paroîtroient au moins se remuer lorsqu'ils marcheroient, &

qu'ils ouvriroient moins la bouche en parlant, & qu'ils reconnoîtroient le lendemain une perſonne à laquelle ils avoient parlé la veille.

Le Comte à qui rien n'échappoit, inſiſta beaucoup ſur ce mauvais ton de taverne, & de tabagie ſi familier aux Anglois, & qu'il eût voulu ſupprimer. Mais il n'y eut pas moyen, & pour ne pas tout perdre, il ſe contenta d'obtenir une partie de ce qu'il déſiroit.

Il viſita tous les Lords & Milords, & il s'apperçut avec plaiſir lorſqu'il les quitta qu'ils tâchoient de l'imiter.

On étoit fort impatient de ſavoir l'iſſue d'une pareille démarche lorſque le Comte arriva. Il forma quelques diſciples en paſſant par la Flandre, & ſur-tout à Bruxelles, où les Flamands commencerent par égayer leur gros bon ſens. A peine fut il arrivé qu'il s'apperçut avec joie que ſes compatriotes étoient plus fanatiques que jamais des manieres & des modes, & preſque tous

occupés à imaginer des tabatieres, & des épées d'un goût singulier. Il leur raconta ses succès, & ils ne douterent plus que Paris ne donnât incessament le ton à toutes les nations. Il ne faut pas douter des transports avec lesquels ses parens l'embrasserent. Le Marquis chanta, la Marquise pleura, ses freres le féliciterent, ses sœurs l'admirerent, chacun voulut le voir, & les Religieuses mêmes interrompirent leur office pour se procurer cette satisfaction. A peine la mere sainte Cunegonde eût-elle annoncé à l'Abbesse qu'il étoit au grand parloir, que converses, postulantes, novices & professes, tout sortit du Chœur en tumulte & en désordre. Les unes regardoient à travers des fentes, les autres par la serrure, & les vieilles eurent le courage de demeurer une heure & demie aux fenêtres les lunettes sur le nez, pour avoir la consolation de le voir passer. C'est bien lui-même, disoit celle-ci ; qu'il est beau,

disoit celle-là: Il est vrai que ses voyages sembloient lui avoir donné un nouvel éclat. Il avoit eu soin de prendre un de ces cordons qui sont si communes en Allemagne, & qu'on admire tant à Paris. Il savoit que les François s'émerveillent à l'aspect du moindre ruban, rouge ou bleu, qui paroît sous un habit, & il s'étoit fait recevoir en conséquence Chevalier de l'Ordre de S. Hubert; car celui de Cologne n'étoit pas encore imaginé.

Après trois mois de séjour dans Paris, dont il fit les délices & l'admiration, il se rendit en Espagne, & en Portugal, afin de terminer ses voyages. Il arriva à Madrid où on le regarda d'abord comme un fou. Mais quelques Jésuites qui dominoient alors dans ces cours, comme dans presque toutes celles de l'Europe, & qui furent les Banquiers auxquels il s'étoit adressé, le préconiserent, & l'introduirent chez quelques Dames qu'ils

qu'ils dirigeoient. Bientôt ces Eſpagnoles le goûterent, & préférerent ſa converſation à celle de leurs maris, & même de leurs amans. Il leur apprit en cachette le moyen de ſe blanchir la peau, elles en avoient beſoin.

On l'invita ſouvent à prendre le chocolat; on finit par l'aſſurer que ſi les modes d'Eſpagne venoient jamais à changer, on prendroit celles de France, & on lui dit adieu en baiſant les mains, & en les arroſant de pleurs. Il y eut cependant trois Grands d'Eſpagne qui profiterent de ſon ſéjour, pour apprendre à faire des révérences avec grace.

Lisbonne, comme une Ville floriſſante par ſon commerce, & où les Etrangers abondent de toutes parts, fut plus traitable. On y avoit déjà une idée des modes, & l'on avoit lu avec une eſpece de plaiſir dans les papiers publics, tout ce que la famille du Comte avoit opéré en faveur du bon goût.

On lui demanda la permission d'examiner sa garde-robe, & d'interroger ses gens sur leur maniere de servir. Il se prêta de la meilleure grace du monde à tout ce qu'on voulut, & il s'en revint couvert de lauriers. On lui conseilloit de passer en Suisse, mais il présuma qu'on n'y étoit pas encore susceptible des agrémens qu'il s'efforçoit de communiquer.

L'Abbé, frere du Comte, fut tenté d'entreprendre le même voyage pour maniérer à son tour le Clergé d'Allemagne & d'Italie, mais on lui représenta que des Cardinaux la plûpart septuagénaires ne deviendroient surement pas poupins, & qu'ils ne connoissoient d'autre plaisir que celui de se repaître du titre d'Eminence, & de paroître sous une couleur distinguée du reste des Lévites; que par rapport aux Abbés Allemands, ils ne changeroient absolument rien à leur ancienne étiquette, & que quelque chose qu'on fit, ils con-

ſerveroient leur ennuyeuſe & ſuperbe gravité. Ainſi ce projet s'évanouit, & l'on ne s'occupa plus que de la France dont le goût ſe raffinoit de plus en plus.

Les petits-Maîtres vinrent en corps, car ils formoient déjà un Ordre dans l'Etat, complimenter le Comte de *Florimene*, & les petites-maîtreſſes ſe chargerent de le marier. Elles réuſſirent au mieux. Jamais choix ne fut fait avec plus de juſteſſe. On prit la quinteſſence même des graces pour s'unir à celui qui avoit travaillés ſi glorieusement à leur triomphe. Les freres du Comte, le Préſident & l'Officier ſuivirent ſon exemple; & de ces mariages brillans nâquirent ces générations de gens aimables & délicieux que nous ne ceſſons d'admirer.

Rien au monde ne fut ſi magnifique & ſi élégant que ces diverſes nôces. Tout y reſpiroit le goût le plus exquis, tout y annonçoit la délicateſſe

la plus voluptueuse & la plus recherchée. Les bals, les jeux, les illuminations, les repas se succéderent sans interruption, l'éclat des habits le disputoit à celui des pierreries, & les modes ne sembloient avoir été imaginées que pour embellir ces fêtes & les immortaliser.

Tout Paris prit part à ces divertissemens, que les Gazetiers eurent bien soin d'annoncer, comme un morceau qui donnoit du relief à leurs feuilles, & qui devoit être le principe de mille choses merveilleuses.

En effet, on vit depuis ces alliances des métamorphoses aussi brillantes que rapides. On vit un luxe immodéré, se répandre sur toutes les conditions & confondre tous les états. L'Ouvrier s'habilla aussi élégamment que le Bourgeois; le Gentilhomme aussi magnifiquement que le Prince. La Baillive & la Procureuse du Roi jouerent les Présidentes, & les Marquises firent les Duchesses.

On voulut des appartemens d'hiver & d'été, & les Abbesses mêmes se procurerent cette fastueuse commodité. Les tapis, qui jusqu'alors n'avoient couvert que les marche-pieds des Trônes & des Autels, servirent de parquet jusques chez les demi-Financiers, & ces tapis coûterent souvent jusqu'à vingt & trente mille livres.

Les tables firent époque; on cita celle d'un Fermier général comme un trait d'histoire, & le simple récit d'un seul repas fut la matiere d'une longue conversation.

La fayance disparut, & il ne fut plus possible de manger que sur la porcelaine & sur l'argent.

On trouva qu'il étoit trop bourgeois de dîner & de souper, & l'on changea cette méthode. Les Magistrats dînerent, les Seigneurs & les Traitans souperent; & cela fut su comme leur demeure, & comme leur nom.

Les hommes eurent des toilettes, porterent des veſtes garnies de blondes, des manchettes à trois rangs, des boucles d'oreilles, & daignerent ſe farder.

Les femmes ſe couvrirent de pierreries, & furent auſſi délicates ſur la monture des diamans que ſur le choix. Elles donnerent la vogue à des Bijoutiers, & tout ce qui ne ſortoit point de leurs boutiques n'étoit pas digne d'être regardé.

Il y eut des montres, des tabatieres & des épées d'hiver & d'été, & l'on afficha de toutes parts la ſingularité, comme le chef-d'œuvre de la beauté.

On ſuivit un homme à la trace de ſes odeurs, & l'on apperçut dans tous les coins de Paris des boutiques de Parfumeurs; mais celui qui vendit plus chérement fut le ſeul renommé.

On ne connut plus que la toile de Hollande propre à faire des mouchoirs,

& il n'y eut plus que les Banquiers, les Négocians & les Commis, qui oserent se servir des Masulipatan & des Paliacate, & on les connut à cette marque.

Les Campagnes se dépeuplerent pour entretenir les Manufactures, & chaque saison vit éclorre de nouvelles étoffes, à dessein de renouveller les habits & de former des ameublemens. Les lustrines & les velours d'une année furent antiques, comme s'ils avoient un siecle, & la bienséance ne permit pas de les porter.

On s'imagina ne pouvoir avancer dans un Equipage, s'il n'étoit superbement verniſſé, & les Abbés commencerent les premiers à faire peindre sur leurs carrosses les Déesses de la Fable, environnées de guirlandes de fleurs.

Les vis-à-vis, les désobligeantes, les culs de singe, les diables, les cabriolets annoncerent le goût de la nou-

veauté & un génie inventeur, & il fallut savoir tous les ressorts & toutes les parties qui les composent, pour être homme du bon ton, & faire soi-même la fonction de Cocher pour avoir l'air Seigneur.

On dépensa des sommes énormes en colifichets; les breloques devinrent un meuble absolument nécessaire, & il fut d'usage d'avoir deux montres & la moitié d'un chapeau.

La frisure suivit la mobilité des têtes, & il y en eut autant de sortes qu'il y a d'opinions. On passa la plus belle partie du jour entre les mains des Perruquiers, & tous les soirs chez une Messaline affichée.

La femme du bel air ne connut presque pas son mari, & ils prirent l'un & l'autre toutes les précautions pour ne pas se rencontrer.

On courut à la toilette des femmes comme au théâtre, & des petits-maîtres, des filles de chambre, des chiens & un Abbé en firent la décoration.

Les femmes ne rougirent plus qu'au pinceou, & leur visage le disputa à l'écarlate des Gobelins.

Les laquais se multiplierent par douzaines & formerent un état, les uns eurent toute la confiance de leur Maître, & les autres toute celle de leur Maîtresse. Ils eurent la montre d'or, des habits de goût; & on les vit fiers & insolens à proportion des Seigneurs qu'ils paroissoient servir.

La Province prit les modes & les airs de la Capitale, & jusques dans les plus petites villes, les femmes furent coquettes, & firent les savantes.

La Noblesse mépriſa la roture; & la roture pour s'en venger se partagea en différentes classes de bourgeoisie, qui se méprisérent mutuellement.

Mais tout ceci n'étoit encore que le prélude des brillantes métamorphoses qui devoient arriver; & combien n'en vit-on pas en tout genre!

Les Académies rejetterent cette éloquence mâle & simple, qui avoit fait jusqu'alors leur mérite, leur ornement, & elles ne composerent plus que des discours à filagramme, où la prose ressemb'oit à la poésie, & où la gentillesse des phrases tenoit lieu de justesse & de raison.

On perdit les routes battues, & l'on se jetta à travers des sentiers qu'on s'ouvrit, & qu'on sema de fleurs de toute espece.

L'imagination supléa au savoir, & les antithéses, les épigrammes, les saillies devinrent tellement à la mode, qu'on ne parla plus, qu'on n'écrivit plus qu'en tamisant les paroles & les pensées.

Il n'en fallut pas davantage pour faire tomber les anciens livres, & pour engendrer une multitude d'Ecrivains, aussi futiles que brillans.

Les uns se rendirent célébres en se rendant inintelligibles, & plus il fut

difficile de les deviner, plus ils méritent d'éloges; les autres entaſſerent paradoxes ſur paradoxes, & parlerent comme on rêve.

La ſcience & l'érudition diſparurent, & le bel eſprit prit la place de l'expérience & de la raiſon. Chacun prétendit à la gloire d'inſtruire l'Univers, ou de l'amuſer, & il y eut preſque autant d'auteurs que d'ignorans.

On ſe diſpenſa d'étudier les Anciens & de puiſer dans leurs ouvrages, des faits, des ſentences & des axiomes; & lorſqu'on avança des choſes extraordinaires, ou plutôt extravagantes, on mérita le nom de *créateur* & de *génie*.

Il n'y eut plus que quelques Moines & quelques Profeſſeurs d'Univerſités, qui eurent le courage de donner des Diſſertations, & des *in-folio*, & un livre qui excéda le nombre de 400 pages, & qui ne fut pas *in-douze*, ou tout au moins *in-octavo*, pécha contre les régles du goût & de la ſociété.

Des Dictionnaires & des Extraits formerent la Bibliothéque des beaux eſprits, & l'on fit des collections de brochures, comme on en fit de tableaux; chaque jour en vit naître & mourir, & celles qui réuſſirent ne continrent que des ſophiſmes & de grands mots.

On ne vit que des projets, ſoit pour la réformation des finances, ſoit pour celles du monde entier, & il n'y eut pas juſqu'aux vers à ſoie dont on traça des plans *d'éducation.* Chacun dans des ouvrages d'un ſtyle impérieux & tranchant, oſa donner des leçons aux Miniſtres & même aux Souverains, chacun voulut leur apprendre comment il falloit impoſer les taxes & les lever; chacun vint nous montrer, après ſix mille ans d'exercice, la maniere de labourer la terre & de l'enſemencer.

Les théâtres devinrent l'école de la jeuneſſe; on ne parla plus dans les cercles que d'opéra comiques, & les Auteurs de ces pieces toutes ſémillan-

tes, furent quelquefois des Abbés. Ils y mirent force équivoques. On aime à se copier. L'entretien des Actrices entra dans le plan des dépenses du Seigneur, & même du Financier. Il fallut les brillanter & les parer de maniere que tout le public en fut informé.

Le langage changea, & la langue françoise de 1700 ne fut plus celle de 1760. Mille mots nouveaux servirent à caractériser les puristes. Les femmes sur-tout excellerent dans cette partie. On les crut pleines de science & d'esprit, parce qu'elles disoient de jolies phrases.

Un ouvrage françois eut souvent besoin d'être traduit en françois pour pouvoir être entendu. Le grand goût consista à dire des choses alambiquées & des mots inconnus. On dit d'un Poëte passionné qu'il avoit un *style brûlant*, d'un Auteur véhément *qu'il rouloit avec fracas le torrent de ses pensées*, d'un homme enjoué, *qu'il étoit délicieux*,

& ces expreſſions parurent merveilleuſes.

Le perſiflage heureuſement imaginé, fut un mot heureux, il fit fortune ainſi que les termes de *législation & de génie* qu'on ne ceſſe d'employer; & il ne fut plus queſtion que de perſiflage & de perſifleurs. On perſifla les hommes du bon ſens, on perſifla les femmes modeſtes, on perſifla ceux qui croyoient en Dieu.

Les vertus le céderent aux graces, & l'on fut digne de la meilleure ſociété lorſqu'on ſut jouer & plaire. On aima mieux avoir des vices que des ridicules, & paſſer pour bel eſprit, que pour homme de probité.

Les penſées les plus ſophiſtiques & les plus héterodoxes, paſſerent à l'aide d'une agréable poéſie, & d'une proſe cadencée; & il fut permis de blaſphémer pourvu qu'on le fit avec gentilleſſe.

La Religion, comme trop ancienne & trop auſtere, dut céder aux charmes du plaiſir & de la nouveauté. Le ſiecle commença par en frémir, mais pour l'apprivoiſer avec l'impiété on le nomma le ſiecle philoſophique, & fier de cette dénomination il devint l'époque de l'incrédulité.

Des hommes de vingt-cinq ans, élevés à l'école de la molleſſe & de la volupté, ſe déclarerent philoſophes, & on les crut ſur leur parole. Ils prêcherent le matérialiſme à pleine voix, & ſecondés de jolies femmes qu'il ne leur fut pas difficile de gagner, de quelques Poëtes & de quelques Géométres qui vouloient ſe diſtinguer du vulgaire ils vinrent à bout de donner le ton, & d'être les arbitres du mérite & de la réputation. On *roſſola* de quelques brochures qu'ils firent imprimer, & ils eurent le privilége excluſif d'être admirés.

Tout Ecrivain qui osa revendiquer les droits de la Religion, fut déclaré *imbécile* & *cagot*. On lui prêta des vices s'il n'en avoit pas, afin de lui ravir l'estime même des gens de bien, & on plaignit d'un ton ironique, les personnes qui lisoient ses écrits.

Rien ne fut plus ordinaire que de voir en même auteur avoir deux réputations. Celui que les hommes de bon sens admirerent, devint l'objet des railleries des beaux esprits.

On fit un théâtre de la chaire, & il ne résulta de la plûpart des sermons que des gestes & des mots.

On tua les hommes différemment qu'on ne les tuoit autrefois, afin d'avoir le plaisir de varier leur genre de mort. Le mercure prit la place de l'antimoine, & la figuë même devint un remede à la mode.

Il n'y eut jamais moins de Métaphysique & plus de Métaphysiciens. Chacun s'érigea en sectateur de Locke, & presque personne ne le connut.

Le bel esprit fut affiché de même que la comédie du jour, & l'on fut où devoient souper ceux qui brilloient par leurs bons mots.

Les hommes les plus médiocres cherchèrent à se faire un nom, & pour y réussir infailliblement, leur coup d'essai fut quelque libelle contre les mœurs & contre la Religion.

Les brochures se multiplièrent à l'excès, & tout jusqu'à C... se mit en ouvrage, & fut lu.

Le nom de certains Auteurs fut le passeport de leurs ouvrages: des inepties, qui de la part de tout autre auroient excité la pitié, devinrent sous leur plume des chefs-d'œuvres de goût & de bonne plaisanterie, & l'on ne fut pas digne de parler, si l'on ne savoit pas les admirer.

Ce ne fut pas une petite consolation pour le Marquis & pour tous les siens, de lire par la suite une lettre imprimée que je crois devoir insé-

rer ici, & qui peint tout à la fois la Comteſſe Italienne qui l'écrit & les François dont elle parle. Il y reconnut qu'enfin le Papillotage étoit parvenu à un dégré éminent, & qu'il donnoit le ton à tous les âges & à toutes les conditions.

Lettre de la Comteſſe *Calorini* à ſa ſœur.

Quelle agréable Ville que Paris! quelle ſémillante nation! j'ai peine à me perſuader la réalité des choſes que je vois & j'entends. Toujours des étonnemens! toujours des nouveautés! la perſonne du matin ne reſſemble nullement à celle de l'après-dînée en caractere comme en parure, en eſprit comme en maintien. La moindre bagatelle ſe métamorphoſe en affaire, le moindre événement en nouvelle, la plus petite nouvelle fait époque.

Que d'eſprit répandu dans cette ville! Mais c'eſt une ſorte d'eſprit que nous ne connoiſſons ni vous ni moi, dont tous les

autres peuples n'ont nulle idée, & qui consiſte à dire les choſes les plus ſingulieres, & à s'en amuſer; à imaginer milles modes qui ſe contrediſent, & à les eſſayer; à créer des expreſſions, & à les accréditer; à prendre toutes ſortes de figures & de tons, & à en tirer vanité.

On ne ſe donne point ici la peine de penſer, & ceux qui oſent le faire, en ſont bien punis. Il n'y a point d'inepties que leur cerveau ne produiſe, & que la démangeaiſon d'écrire ne mette au jour. Chaque heure voit ſortir quelque nouvel ouvrage, & ce ſont preſque toujours de grandes phraſes ſur la législation, ſur la population, & ſur la Religion qu'on aime à combattre & à traveſtir.

Rien ne paroît auſſi délicieux que la liberté de penſer, & ils la font conſiſter à débiter tout ce qu'ils ont rêvé, de ſorte que la plûpart de leurs livres ne contiennent que leurs ſonges.

Il n'y a point ici d'Auteur qu'on loue, & qu'on admire unanimement. La moitié

de la nation raffole d'un ouvrage (c'est le terme à la mode) dont l'autre motié se mocque.

Je me fis apporter ces jours derniers une partie des brochures courantes, car il seroit impossible de les pouvoir toutes recueillir. Les titres seuls feroient la matiere de plusieurs Comédies. On n'y trouve que des répétitions éternelles sur le matérialisme qu'on ne cesse de preconiser, que des invectives contre les Prêtres & les Moines, & des projets sur l'amélioration des terres & des finances. Notre Mont-Vesuve fermente moins qu'une tête françoise.

Les sentimens varient ici comme les modes. On fait un ami tous les mois, & tous les huit jours une maîtresse.

Il me semble que les François, quoique familiers, sont très-fiers. Ils se communiquent moins par bonté que par curiosité. On m'accable de questions, & l'on me fait, le plus spirituellement du monde, les plus absurdes interrogations. Il s'en faut bien que leur savoir réponde à leur

esprit ; ils ne se donnent ni la patience d'apprendre, ni celle de réfléchir. On me demande si Lucques n'appartient pas au Pape, si l'Eglise de Saint Pierre de Rome est aussi grande que Saint Sulpice de Paris, si l'on connoît les cartes en Italie.

J'ai dû dire, à tous ceux que j'ai vu, mon nom, ma demeure, mes qualités, d'où je venois, où j'allois, & presqu'où je mourrois. Pour peu qu'on soit reservé, on passe pour avanturier, & cette méfiance est poussée si loin, que le François même qui voyage en France est souvent suspect. On croit toujours tout le contraire de ce qu'il dit.

Les femmes parlent tout le jour sans rien dire, c'est ce qu'on appelle avoir beaucoup d'esprit. Elles sont agréables, si les caprices donnent de l'agrément. Elles font des parties de s'évanouir, comme on fait une partie de reversi, & elles interrompent souvent de grands éclats de rire, pour se plaindre d'un mal qu'elles croient sentir.

Il n'y a pas un pays où l'on dise & fasse si joliment des riens. On ne voit de tou-

tes parts que des colifichets, dont la délicateſſe & l'élégance caractériſent le goût de la nation. Colifichets ſur les cheminées, colifichets ſur les habits, colifichets dans les manieres.

Je ne ſais comment me faire habiller pour être à la mode du pays. Pour peu que ma couturiere ſoit lente, la mode ſera déjà paſſée, & ma robe conſéquemment hors de ſaiſon. Les hommes en ſont aujourd'hui aux cravattes de taffetas blanc, garnies de blondes, & demain ſans doute ils auront des cols amaranthes & couleur de feu.

C'eſt une rotation continuelle, un flux & reflux perpétuel que celui de modes. La légereté des eſprits ſe lit ſur tous les meubles, & ſur tous les ajuſtemens. Il y a des hommes & des femmes qui n'ont pas d'autre état que celui d'imaginer des moyens de raffiner le goût & la volupté. Et ces ſortes de perſonnes ſont connues, eſtimées & préconiſées, comme ſi elles travilloient à ſauver la patrie. Un élegant tailleur, un habile parfumeur, un bon cuiſinier ſont

ici des êtres merveilleux, dont le nom va de pair avec les plus celébres Auteurs.

J'allai la semaine derniere à l'Opéra. Quel spectacle pour une Italienne! Si j'eusse été Françoise, les vapeurs m'auroient suffoquée, & je m'évanouissois.

Les Acteurs étoient froids, la musique langoureuse & monotone. On appuyoit beaucoup sur les mots; victoire, gloire, & ces é muets qui rendent les chansonnettes Françoises trés-agréables, sont insupportables dans les grands airs. L'é muet est moins incompatible avec la musique. Les Cours étrangeres n'en doutent pas, car excepté celle-ci, elles ont toutes des Opéra Italiens.

A propos de Cours, j'ai vu avec un indicible plaisir celle de Versailles, & j'ai toute la peine à me persuader qu'une Cour, où il y a autant de dignité, se trouve au milieu d'un peuple si frivole & si leger.

On ne crie contre la Religion, que parce qu'elle est ancienne. Elle seroit ravissante si elle n'avoit que huit jours de date.

Il ne faut ici que du nouveau, & il n'y a pas jusqu'à la Théologie qu'on moderniſe; auſſi dit-on communément la nouvelle Sorbonne.

Les jeux par conſéquent varient comme le tems. Le brelant, après avoir été l'amuſement des Laquais, eſt redevenu celui des Seigneurs, & ſans doute demain il retournera à la Livrée.

Enfin tout eſt ici rien, & il n'eſt queſtion que de rien; on ſe pare avec un rien, on s'occupe d'un rien, on ſe fâche pour un rien, on ſe raccommode pour un rien, on fait de grandes dépenſes quoiqu'on n'ait ſouvent rien, on épouſe volontiers une femme de rien, les beaux eſprits réduiſent leur ame & leur Religion à rien, & depuis que je ſuis franchiſée je vous entretiens de rien.

Je déſirois ces jours derniers vous avoir à mes côtés La ſcene étoit riſible. Un agréable que je n'avois jamais vu paroît tout-à-coup dans la maiſon où j'étois. Il m'aborde, il me ſalue, il me loue, il me

fait

fait mille offres de service ; je me leve, il se leve, je sors, & il sort ; je vais aux Thuilleries, & il y vient ; enfin il devient mon ombre, jusqu'à ce que s'approchant de mon oreille, il me fait en deux mots une déclaration d'amour. J'éclate de rire, & il rit ; je me detourne, & je ne l'apperçois plus. Questo è ben Franceze è non si vede mai in Italia.

On me poursuit aux promenades, comme si j'avois une figure différente du reste des humains, & c'est encore une mode du Pays. Mais ce qu'il y a de plus singulier, c'est que la plûpart des jeunes gens me lorgnent avec un verre, comme s'ils ne voyoient presque pas. La lorgnette donne un air d'importance, & le François aime à faire l'important.

Je ne vous dirai rien des repas. Ils son délicats & succints, & l'on ne connoît guérre ici que les soupers. Quelque femme précieuse qui croit chanter agréablement, quelqu'Académicien qui croit dire de bons mots, se chargent ordinairement d'amuser

les convives. On quitte le jeu pour se mettre à table, & l'on sort de table pour se remettre au jeu. Trois heures sonnent quand les parties finissent, & l'on va se coucher lorsque le peuple se leve.

Telle est la vie que je mene depuis trois mois, & que je trouverois très monotone si elle n'étoit égayée par ce flux & reflux de petits-maîtres qui vont & viennent continuellement, & dont les façons ressemblent assez au jeu des marionnettes. Ils entrent en chantant, ils sortent en pirouettant, & tout jusqu'à leur regard paroît artificiel.

Adieu, ma chere petite sœur, je vous aime de tout mon cœur, quoique ce ne soit plus la mode d'aimer ses parens, & je suis plus à vous qu'à moi-même, &c.

Ainsi Paris donnoit chaque jour occasion à de telles reflexions, lorsque les Modes pénétrerent jusque dans le nouveau monde, & ce furent encore les démarches du Marquis qui occasionnerent cette heureuse révolution. Il persuada à une demie douzaine de petits-

Maîtres, ſes neveux & ſes couſins, de s'embarquer pour l'Amérique & pour les Indes, à deſſein d'y maniérer les Habitans de ces contrées. On fit des Pacotilles de tout ce que l'élégance Françoiſe produiſoit de plus agréable, & de plus galant, & l'on répandit le goût des modes avec une ſorte de profuſion parmi les Américains & les Indiens.

Ce ne fut pas un ſpectacle indifférent de voir quelques années après, les mers couvertes de jeunes gens, qui tous en plumets, en habits de ſoie, en bas blancs, taiſoient les quarts, grimpoient ſur le tillac, & paroiſſoient manœuvrer; chaque créole s'empreſſa de les recevoir & de les épouſer, & telle qui croyoit avoir pour mari un Comte, un Officier, ſe trouvoit la femme d'un Valet de chambre, ou d'un Perruquier. Tant il eſt vrai que la façon de ſe mettre & de ſe préſenter donne un air de qualité aux plus ſimples mortels, & transforme en Seigneur un homme du commun.

Bientôt la Guadeloupe & le Cap, Bingale & Batavia, Pondichery & Canton devinrent autant de Paris, où l'on ne s'occupa plus que de faſte, de parure & de gentilleſſes. On dépenſa des ſommes énormes pour ſe procurer des voitures & des habits de goût, & les Sauvages virent avec le plus grand étonnement des hommes le diſputer aux ſinges mêmes en grimace & en minauderies.

Les voyages par mer n'eurent preſque plus d'autre objet que la circulation du luxe & des modes. Les navigateurs ne s'occuperent qu'à faire des échanges de choſes agréables & jolies, & l'on vit les femmes mêmes des pilotins & des matelots, parées des plus belles étoffes de l'Inde, les artiſans n'avoit pour mouchoirs que des Maſulipatan, enfin les gens de tout ſexe & de tout état prendre chaque jour leur caffé, & ſavoir diſcerner l'excellence du Moka.

Le jeu gagna toutes les Villes, & la plus mince Bourgeoiſe fit exactement ſa partie. Les fortunes ſe multiplierent, & la moindre maiſon prit un air de luxe & de vanité. Les pauvres ſe trouverent ſans parens, & les hommes qui ne furent que gens de bien, furent à peine ſupportables.

Les modes en étoient à ce point; lorſque le Marquis ſe ſentit attaqué de la maladie dont il mourut. Il avoit toujours déſiré que les vapeurs terminaſſent ſes jours, & il fut exaucé.

Il ſut donc être ſérieuſement malade, ſans ſavoir où il avoit mal, & jugeant que les terreurs de la mort ne devoient affecter que des ames roturieres, il la vit s'approcher ſans pâlir, & ſans ſourciller. Il étoit juſte qu'après avoir enſeigné une nouvelle maniere de vivre, il apprit une nouvelle maniere de mourir. Auſſi eſt-ce depuis cet exemple que les perſonnes à la mode ſe font gloire de regarder comme une

chimere le passage du tems à l'éternité. Il y avoit trop long-tems qu'on mouroit chrétiennement; pour conserver une si vieille méthode. Cependant il satisfit *décemment*, selon l'expression des Encyclopédistes, à ses derniers devoirs. Ses forces se ranimerent, & il arrêta le cours de ses évanouissemens; lorsque ses enfans vinrent le visiter.

Il faut donc, mes amis, leur dit-il, quitter enfin ce monde dans un tems où son commerce est si agréable & si doux; dans un tems où les modes que je suis venu à bout d'introduire, en ont fait un objet ravissant. Continuez, je vous prie, cet ouvrage toujours susceptible de perfections & d'embellissemens, & ne manquez pas, si vous m'aimez, de m'ériger un mausolée digne de ma délicatesse & de mon goût, & décoré d'une epitaphe saillante & jolie, que mon fils l'Abbé composera.

Ayez soin que mon enterrement soit égayé par une agrèable simphonie, & qu'un

deuil élégant embellisse mon trépas, & ne dépare point la maniere dont j'ai vécu.

Je vous laisse au milieu d'une ville qui me doit tout ce qu'elle est, & qui me citera souvent dans ses conversations & dans ses brochures, si elle sait être reconnoissante.

Je finis ce discours & ma vie, en vous disant un éternel adieu, & en vous recommandant de ne jamais oublier que vous êtes les enfans d'un pere qui fut le restaurateur de sa Patrie, &.....

.....

Ainsi mourut le Marquis de Florimene, que son épouse suivit de près. Elle eut beau plâtrer son visage octogénaire, & le farder, cacher sa vieillesse sous l'éclat des plus brillantes couleurs, il fallut céder au poids des années; mais par bonheur, elle eut la consolation d'expirer en femme de goût, c'est-à-dire, sans autre maladie que les mêmes vapeurs qui venoient de suffoquer son mari, tant il est vrai qu'on meurt ordinairement comme on a vécu.

Ces mots devinrent l'occaſion de nouveaux deuils & de nouveaux enterremens, & les modes depuis cette époque ne firent que croître, embellir. Tous les jeunes gens prirent un ton déciſif & tapageur, & la plûpart des femmes afficherent la coquetterie, comme on affiche une enſeigne. On ne parla plus que par équivoques, l'adultére paſſa pour bonne fortune, & l'on rougit d'avoir de la pudeur.

Les maris ne connurent preſque pas leurs femmes, & ils firent deux ménages & deux maiſons dans un même hôtel. Les valets de chambre & les laquais devinrent familiers juſqu'à l'indécence, & on les vit jouer les Seigneurs. Ils furent les confidens & les tréſoriers de leurs maîtres, & de-là nâquirent les *farauts*, *les lurons de la gance*, & autres de cette eſpece.

Telles étoient les choſes, lorſqu'un petit-fils du cher Marquis de Florimene parut ſur la ſcene, brilla par ſes

graces, & par ſon eſprit, & mit tout à la grecque. On s'ennuya dès-lors d'être François, & l'on ne connut plus que des ameublemens grecs, que des habillemens grecs, que des airs grecs. Quelques Prédicateurs mêmes en prirent le ton, & cette ſingularité paſſa juſqu'aux Clercs de Procureur, ainſi le ſiecle devint la ſaiſon des métamorphoſes, un jour ne reſſembla point à l'autre, ni une même perſonne à elle-même. On paſſa la vie à imaginer, à inventer, à changer; tout paya tribut à la nouveauté, & nous nous habillâmes, nous nous logeâmes ſelon les uſages, ſoi-diſans, de la grece, ſans avoir peut-être un ſeul homme parmi nous qui pût ſe vanter avec raiſon d'être un grand grec.

FIN.

Dr 630

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-189912-p0161-4

1286

Dc. 630

(x2262251)

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-189912-p0162-9

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-189912-p0163-5

LE PAPILLOTAGE, OUVRAGE COMIQUE ET MORAL.

..... *Ridendo dicere verum*
Quid vetat. Hor. .....

A VIENNE,
CHEZ JEAN-THOM. DE TRATTNERN,
IMPRIMEUR ET LIBRAIRE DE LA COUR.
1769